

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

REVUE AGRICOLE

MANUFACTURIERE, COMMERCIALE ET DE COLONISATION

ORGANE OFFICIEL DE LA CHAMBRE ET DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE

J. PERRAULT,

*Deputé du Comté de Richelieu à l'Assemblée Législative,
Président de l'Institut des Artisans Canadiens de Montréal,
Élève diplômé de l'École Impériale d'Agriculture de Grignon, Seine et Oise, France
et du Collège Royal Agricole de Cirencester, Gloucestershire, Angleterre—
Rédacteur de la Revue Agricole et du L. C. Agriculturist—
Membre de la Société Impériale Zoologique
d'acclimatation de Paris &c., &c.*

JANVIER 1867.

SOMMAIRE:—Partie Officielle.—Rapport annuel du Ministre d'agriculture—L'école d'agriculture de Ste. Anne—Culture du lin—Culture de la vigne.—**Partie Non-Officielle.**—Importation d'étalons perchons par nos sociétés d'agriculture—La société d'agriculture du comté de Beauharnois—La société d'agriculture du comté de l'Assomption—Nécrologie—Allibert, professeur de l'école impériale d'agriculture de Grignon—L'organisation agricole des deux Canadas—Fromageries par association—Culture du lin—Enseignement agricole dans le Haut-Canada—Arbres remarquables—Caractères des vaches laitières—Fontaines—Veines des génisses—Du plâ et du périnée—**L'Agriculture Populaire de Bujault.**—Le grand conseil ou comment se fait le journal—Destination de l'homme—Des soins et de l'économie—Du froment—Quand faut-il semer le froment—Comment vient le froment—Des espèces de froment—De la semence—Du chaulage—Du battage—Faut-il semer plusieurs blés de suite—Le rêve de Franck—Les procès—Discours des ambassadeurs—Des ivrognes—Le vin que l'on boit dans les cabarets—Le pain à un sou la livre ou la pomme de terre employée à la nourriture de l'homme—Des fumiers—Des prairies—Des foins—Des prés naturels—Du tréfle.—**Revue Manufacturière.**—Rapport du ministre d'agriculture—La chambre des arts et manufacture du Bas-Canada et l'Institut des Artisans Canadiens de Montréal.—**Revue Commerciale.**—Prix courants des marchés de Montréal.



SPARGERE COLLECTA.

BUREAUX A L'IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICHOLAS,
MONTREAL.

RAPPORT DU MINISTRE D'AGRICULTURE.

LE présent rapport est peut être le dernier qui sera présenté au Gouvernement Canadien, et, par suite, il importe de signaler à l'exécutif les réformes et l'extension requises dans ce département plus que dans tout autre. Tout le monde admet que

les lois qui régissent notre agriculture sont très-défectueuses. Depuis la fondation du département, il n'y a jamais eu, à la tête de la division de l'agriculture, un agronome expérimenté. Les chambres et les sociétés d'agriculture ont eu aussi leurs désagréments par suite de défauts dans nos lois et notre système administratif. Toutefois on a fait un grand pas; mais je dois rappeler aux personnes qui ont affaire à notre bureau, que nous ne nous en tiendrons point aux anciens errements et ferons de constants efforts dans la voie des améliorations.

Dans tous les pays les plus avancés, comme la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis, la théorie et la pratique de l'agriculture ont été, depuis quelques années, l'objet d'une sérieuse attention. Les gouvernements et les associations locales ont fait de constants efforts dans le sens des améliorations. Aux États-Unis, il y a, dans les divers états et districts, des chambres et sociétés d'agriculture reliées au bureau fédéral d'agriculture à Washington; en France, il y a des districts et circonscriptions pour l'avancement de l'agriculture, avec un ministère spécial à Paris. En Angleterre, les associations de comtés et les sociétés royales ont exercé la plus salutaire influence sur les progrès de l'agriculture. Je ne puis donc, sans sortir des limites de ce rapport, exprimer dès à présent le ferme espoir que, dans l'union coloniale projetée, l'agriculture sera sous la juridiction d'un département spécial. En dehors de toute opinion relative à la décentralisation en général, il est certain que la colonisation d'un pays nouveau, l'introduction des meilleurs méthodes de culture, de l'amélioration des races d'animaux et l'accroissement scientifique de la production, sont des questions d'intérêt général aussi bien que local, et demandent, par suite, une surveillance à la fois générale et locale. Dans chacune des autres provinces de l'Amérique Britannique du Nord, il existe des sociétés locales et un bureau officiel d'agriculture, et le Canada ayant acquis une plus longue expérience dans l'adminis-

tration générale de l'agriculture, les provinces unies ne pourront qu'en profiter.

Je ne me dissimule pas les difficultés que présente l'application d'un système général de surveillance embrassant toutes les provinces. Pourtant les États-Unis, avec un bien plus grande superficie et des productions beaucoup plus variées que les nôtres, ont réussi à établir, et font fonctionner avec avantage, depuis le mois de juillet 1862, un système général de surveillance et de direction. L'habile rapport de leur commissaire de l'agriculture pour l'année 1863, montre ce qu'on peut accomplir dans ce sens, avec du temps, de la persévérance et une bonne méthode, en dépit de tous les obstacles.

ÉCOLE D'AGRICULTURE DE STE. ANNE.

CETTE belle et importante institution, dont j'eus à parler en termes favorables dans mon rapport de l'année dernière, prend un développement de plus en plus remarquable.

Antérieurement à ce rapport, j'ai eu occasion de faire observer que dans chaque pays, ces écoles spéciales ne pouvaient subvenir à leurs propres frais par suite du nombre nécessairement limité des élèves.

L'école compte sept professeurs, plus un chef de pratique et un maître-ouvrier qui dirige l'atelier où sont faits et réparés les outils, instruments aratoires et voitures nécessaires à l'exploitation.

Les études spéciales des élèves comprennent, en outre de l'instruction ordinaire, des cours d'arithmétique, d'arpentage et tenue des livres, le tout appliqué à l'agriculture, l'enseignement agricole dans ses diverses branches, la chimie agricole, les éléments de l'art vétérinaire, l'étude des lois relatives à l'agriculture et autres questions ayant trait au même sujet.

Les élèves sont alternativement occupés dans les salles de classes, aux champs, aux soins du bétail et dans l'atelier. Il doivent prendre des notes, dans ces divers exercices, pour faire des rapports qui sont examinés par les professeurs. Les meilleures compositions sont transcrites dans un cahier d'honneur, et lorsqu'un élève a suivi les cours d'une manière satisfaisante pendant deux ans, il reçoit avant de quitter l'école, un certificat ou diplôme de capacité.

L'école possède une bibliothèque et un

musée qui, je suis heureux de le dire, s'accroissent tous les ans d'un bon nombre de livres et d'échantillons divers. A l'école est attaché un dépôt d'instruments aratoires que le public peut visiter et qui sert, en outre, à l'exploitation et à l'enseignement. Ce département, qu'on peut appeler la ferme-modèle, est d'un grand avantage aux agriculteurs des environs, car tous les instruments aratoires perfectionnés et dont on peut faire usage dans l'exploitation canadienne, sont, à mesure qu'ils se produisent, immédiatement ajoutés au matériel du dépôt.

Les bâties de l'instrument comprennent l'école, la ferme, le dépôt, l'atelier, les étables, le têt à pores, la boucherie, etc., etc. La porcherie est une large bâtisse, bien conditionnée et renfermant toutes les améliorations les plus modernes.

Ces détails démontrent suffisamment l'utilité de l'école St. Anne pour l'agriculture dans le Bas-Canada où cette école exerce, sur tous les points, sa bienveillante influence. On y voit des élèves de presque toutes les parties de la province.

CULTURE DU LIN.

CETTE culture est définitivement établie en Canada et, bien qu'elle soit susceptible d'une extension indéfinie, elle a, dès à présent, acquis une importance considérable.

A la fin de l'année, le gouvernement a été fortement pressé, par diverses personnes, d'importer de la graine de lin de Riga; mais le résultat des mesures prises à cet égard, avec l'autorisation de Votre Excellence, sera nécessairement consigné dans le rapport de l'année prochaine.

CULTURE DE LA VIGNE.

La possibilité de cultiver la vigne et de fabriquer de bon vin ordinaire avec les produits de cette culture est maintenant hors de doute.

L'association des vignerons canadiens exploite maintenant, sous l'habile surveillance de M. de Courtenay, les vignes considérables de Clairhouse, à Cookville, comté de Peel. Les produits de ces vignes ont déjà été comparativement très-considérables. M. de Courtenay a également essayé avec succès, à Clairhouse, la préparation du vin congelé.

Jusqu'à présent, le gouvernement Canadien n'a pu venir en aide à ces courageux expérimentateurs. Mais comme l'association doit bientôt demander au Parlement un acte d'incorporation, j'ose exprimer l'espoir que ces efforts seront libéralement reconnus par la législature.

Pour faire voir la nécessité d'encourager par un moyen quelconque, les industries nouvelles qui surgissent parmi nous, je rappellerai, en passant, ce qui s'est passé à l'occasion de la culture de la betterave en France. On se rappelle que, sous le premier empire, les fabricants de sucre de betterave furent complètement découragés par l'opposition que rencontra le système de protection dont on voulait entourer leur industrie naissante et qui causa un grand mécontentement dans les colonies Françaises tout en prêtant fort à rire à tous ceux qui refusaient de croire au succès du nouveau projet. Mais en dépit du ridicule, l'encouragement accordé aux fabricants de sucre de betteraves donna bientôt, après une lutte courageuse, un développement énorme à cette industrie en France, et peu après elle put faire, sur les marchés européens, une forte concurrence à tous les pays où l'on cultive le sucre.

On ne peut raisonnablement s'attendre à ce que le Canada fasse un jour l'exportation des vins, mais si nous pouvons produire de bons vins pour notre consommation, c'est un résultat désirable à plus d'un point de vue. Or M. de Courtenay et ses associés ont parfaitement établi la possibilité de cette culture.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

IMPORTATION D'ÉTALONS PERCHERONS.

DÉJÀ la Société d'Agriculture de Beauharnois a pris l'initiative de la régénération de notre espèce chevaline par l'importation d'un Étalon Percheron. Son exemple suivi de près par la Société d'Huntingdon qui a importé un Étalon Anglo-Normand, et la société de Chateauguay qui importe un Étalon Breton, a éveillé

l'attention des autres sociétés qui se mettent en mesure de ne pas rester en arrière de ce mouvement progressif. La société de l'Assomption est la première société entièrement française qui ait pris la résolution de rivaliser avec les comtés de Beauharnois, Huntingdon et Chateauguay. A son assemblée générale elle a résolu d'importer un Étalon Percheron et déjà nous avons reçu une communication de la société

au sujet des moyens les plus faciles de réaliser ce projet. Prévoyant qu'un certain nombre de comités adopteraient enfin, comme un des moyens les plus puissants d'améliorer l'agriculture de notre pays, l'importation de reproducteurs améliorateurs, nous nous sommes entendus avec la personne, maintenant en France pour le compte de Chateauguay. Cette personne se chargera gratuitement sur notre demande de toute importation dont la commande nous sera faite. C'est donc une occasion exceptionnelle dont va profiter la société de l'Assomption et qui est offerte aux autres sociétés.

Nous attirons toute l'attention des bureaux de direction sur ces faits importants espérant qu'ils en feront leur profit. Beauharnois a payé \$1,200 pour son Étalon Percheron rendu à Montréal, mais nous croyons qu'avec les circonstances qui se présentent \$1,000 suffiraient pour les sociétés qui nous donneront leur commande.

Nous avons remarqué qu'un certain nombre de comités ont bien voulu nous être comme remplaçant de l'Honorable M. Sicotte à la Chambre d'Agriculture. Nous sommes fort sensible à cette marque de confiance qui nous est donnée et nous en remercions bien sincèrement les sociétés qui nous ont ainsi honoré. Quelque soit le résultat de l'élection elles auront droit spécialement aux services que nos connaissances spéciales et notre énergie bien connue nous permettront de leur rendre. Nous savons que chaque société désire un représentant à la Chambre d'Agriculture pris dans ses limites, aussi le fait de notre élection dans un grand nombre de comités est-il très flatteur pour nous.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE BEAUHARNOIS.

J. Perrault, M.P.P., rédacteur de la "Revue Agricole."

JE L'HONNEUR DE VOUS TRANSMETTRE COMMUNICATION DE LA RÉOLUTION PASSÉE PAR LES DIRECTEURS DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, À LEUR ASSEMBLÉE DU 20 COURANT PAR LAQUELLE, APRÈS UN EXAMEN DU COMPTE DES DÉPENSES OCCASIONNÉES POUR PARVENIR À L'IMPORTATION D'UN ÉTALON "PERCHERON" QUI A CÔTÉ À CETTE SOCIÉTÉ LA SOMME DE \$1,197,49, APRÈS QUOI, PROPOSÉ PAR ALDÉRIC BARBEAU, SECONDÉ PAR LOUIS JULIEN, IL FUT UNANIMEMENT RÉSOLU QUE L'ÉTAT PRÉSENTÉ PAR LE PRÉSIDENT SOIT APPROUVÉ ET ADOPTÉ PAR CE BUREAU.

ET QU'UN VOTE DE REMERCIEMENTS SOIT DONNÉ À J. PERRAULT, ÉCR., M.P.P., POUR LE TROUBLE

quo ce monsieur s'est donné pour aider les directeurs à faire l'importation du dit cheval et que le secrétaire soit requis au nom du président de lui exprimer combien ils lui sont reconnaissants pour les bons services qu'il leur a rendus, en même temps de prier ce monsieur d'assurer M. Bella des sentiments distingués du Bureau des Directeurs de cette société d'agriculture.

Par ordre,

G. H. BISSON, Sec.

St. Louis de Gonzague, 2 Déc. 1866.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE L'ASSOMPTION.

J. Perrault, M.P.P., rédacteur de la "Revue Agricole,"

JE L'HONNEUR DE VOUS INFORMER QUE L'ASSEMBLÉE DU COMITÉ DE RÉGIE DE NOTRE SOCIÉTÉ A ÉTÉ TENUE CE JOUR.

IL A ÉTÉ DÉCIDÉ D'IMPORTER UN ÉTALON "Percheron." M. le président P. U. Archambault a été chargé de vous rencontrer afin d'aviser aux moyens de l'achat et de l'importation du dit étalon.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

ALEX. ARCHAMBAULT, Sec.

L'Assomption, 3 Janvier 1867.

NECROLOGIE—ALLIBERT.

NOUS AVONS L'EXTRÊME REGRET D'ENREGISTRER LE DÉCÈS DE NOTRE PROFESSEUR DE ZOOTECHNIE À L'ÉCOLE IMPÉRIALE D'AGRICULTURE DE GRIGNON. C'EST LE TROISIÈME QUE LA MORT NOUS ENLÈVE DEPUIS NOTRE DÉPART DE CETTE INSTITUTION À LAQUELLE SE RATTACHE POUR NOUS DE SI BONS SOUVENIRS. M. Caillat, le regretté sous-directeur, M. Peplowski, l'habile professeur de chimie, enfin, M. Allibert, ont excessivement disparu. Son éloge par le journal d'agriculture pratique est vrai en tous points. M. Allibert, dit-il, était un vrai savant, d'une grande modestie, homme de cœur et d'intelligence, dont toute la vie a été consacrée au travail. Ancien élève de l'école impériale vétérinaire d'Alfort, où il avait fait de brillantes études, il obtint à cette époque où les claires savantes étaient mises au concours, la chaire de botanique à l'école régionale agricole de la Saulsaie. Il concourut plus tard avec un égal bonheur pour une chaire de chimie. Lorsque la mort est venue le frapper, il était professeur de Zootechnie à Grignon. Allibert a fait dans cette école un cours très-complet et très-apprecié, où il a exposé les résultats de ses infatigables recherches. Sa mort prématurée sera regrettée par tous les amis du progrès agricole.

L'ORGANISATION AGRICOLE DES DEUX CANADAS.

Le progrès du mouvement agricole en Canada a été considérable depuis dix ans. Nos expositions provinciales le prouvent abondamment en étalant aux regards les collections nombreuses et choisies de nos produits agricoles dans tous les départements de la ferme. Mais peu de personnes se font une idée exacte de la puissance de notre organisation agricole, de la masse d'influences à sa disposition, du montant considérable dépensé annuellement à l'amélioration de la culture du sol sous la direction intelligente de nos sociétés d'agriculture. Dans le Bas-Canada, nous avons aujourd'hui soixante-treize sociétés d'agriculture, bien que nous n'ayons que soixante-cinq divisions électORALES. Plusieurs comtés ont deux sociétés, et le comté de Gaspé en a même trois. Il n'y a pas un comté qui n'ait sa société d'agriculture. Le nombre des sociétaires dans chaque comté varie de 800 à 50, formant un total pour tout le Bas-Canada, de 12,586 membres de nos sociétés d'agriculture. Nous doutons fort qu'il y ait une autre organisation aussi puissante dans tout le Bas-Canada. Le montant souscrit par année par les membres des sociétés s'élève au chiffre énorme de \$21,088, l'octroi du gouvernement en faveur de ces sociétés étant approximativement de \$40,000. Le grand total du montant dépensé annuellement par notre organisation agricole dans le Bas-Canada est donc de 60,600. Quels résultats immenses ne pourrions-nous pas obtenir de ce montant judicieusement appliqué à l'amélioration de notre agriculture.

Dans le Haut-Canada, il y a soixante-trois sociétés de comté et 252 sociétés de townships ou succursales des premières. Le montant souscrit annuellement est \$31,800, et l'octroi du gouvernement en faveur de ces sociétés de \$50,800, formant un total approximatif de \$83,000 dépensés annuellement à l'amélioration de l'agriculture du Haut-Canada, et si nous ajoutons à ces montants les sommes dépensées dans nos expositions provinciales aux moyens des revenus prélevés dans ces occasions sur les corporations et les billets d'entrée, nous pouvons porter à \$150,000 le montant annuellement appliqué à l'amélioration de l'agriculture en Canada. Peu de personnes, croyons-nous, ont une connaissance exacte de ces chiffres, et cependant ils disent mieux que tout ce que nous pourrions écrire, l'im-

mense importance de notre organisation agricole.

FROMAGERIES PAR ASSOCIATION.

DEPUIS quelques années certaines parties de l'ouest du Haut-Canada se sont adonnées plus particulièrement à l'exploitation de la laiterie, dans les endroits surtout situés dans le voisinage des États-Unis, où se pratique en grand le système de fromagerie; ce système a été employé jusqu'ici par nos cultivateurs avec de grandes chances d'un succès permanent. On voit aujourd'hui dans les comtés d'Elgin et d'Oxford, quelques unes de ces grandes fromageries mécaniques où l'on convertit tous les jours le lait de 100 à 600 vaches en fromages supérieurs, qui s'écouleraient de suite sur un marché des plus avantageux. Déjà, on se prépare dans d'autres comtés à adopter ce système. Nos cultivateurs de cette partie du pays semblent se convaincre de plus en plus de l'avantage qu'il y a de donner la préférence à l'élevage et à la laiterie sur la culture des champs.

CULTURE DU LIN.

LA chambre s'est assurée des services précieux de M. John A. Donaldson agent officiel d'immigration, pour répandre parmi les habitants de la campagne la connaissance de cette culture et les avantages qu'elle donne. Le manque des récoltes de blé depuis quelques années, la cherté croissante des toiles, et quelques autres raisons ont merveilleusement secondé les efforts de M. Donaldson: aussi, depuis quelques années l'attention se porte-elle de plus en plus sérieusement sur la culture du lin et la grandeur de terrain employée à cette culture est-elle aujourd'hui très-considérable. M. Donaldson la porte de 10,000 à 15,000 acres pour 1865, il ajoute que la culture a donné cette année de très-beaux résultats. Quoique le chiffre d'acres ensemencés n'ait pas été aussi considérable qu'on aurait pu s'y attendre, néanmoins, la quantité récoltée a dépassé de beaucoup toutes les espérances. On a trouvé à écouler la graine et la fibre de la plante à des prix avantageux et, en général, les cultivateurs ont été très-satisfaits des résultats et se proposent d'augmenter leurs semences l'an prochain. Le pays compte aujourd'hui de 60 à 70 machines à brayer pour convertir le lin en étope; trois grandes fabriques de toile sont déjà en opération et servent à approvisionner de divers articles de ce genre en grande demande sur

notre propre marché;—ces fabriques sont situées l'une à Doon, l'autre à Preston et la troisième à Streetsville;—on compte également trois manufactures d'huile de lin, savoir : l'une à Toronto, l'autre à Woodstock et la troisième à Preston. Ce qu'il y a d'important dans la culture du lin est qu'il donne plus d'ouvrage aux personnes adultes et aux enfants, et cela à des prix avantageux et dans les diverses phases de sa fabrication, qu'aucune autre industrie agricole que nous connaissions en Canada. D'un autre côté, l'article augmente de valeur à chaque opération qu'on lui fait subir. Le gouvernement ayant importé ce printemps une grande quantité de graine de Riga, qu'il a cédée très-généreusement aux cultivateurs au prix coûtant, on peut s'attendre ce que à ce genre de culture va prendre un nouvel essor cette année.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE DANS LE HAUT-CANADA.

La chambre d'agriculture du Haut-Canada a chargé le professeur Buckland, de l'Université de Toronto, de faire de fréquentes visites aux diverses sociétés d'agriculture du Haut-Canada, de conférer avec les officiers et les membres de chacune, afin de les engager à nouer des relations plus suivies avec la chambre et les unes avec les autres. Partout, durant ses tournées, il a donné des lectures chaque fois qu'il a pu s'assurer un auditoire, et s'est attaché à traiter des sujets intéressants pour le cultivateur afin d'éveiller chez tous le désir de suivre un système d'agriculture plus amélioré et plus scientifique; il a voulu, en un mot, répandre comme recueillir tous les renseignements qui pouvaient intéresser le public en général. Voilà déjà plusieurs mois que M. Buckland passe, à des époques variées, à remplir cette besogne, qui, nous l'espérons, sera des plus fécondes en heureux résultats.

L'école vétérinaire, établie par la chambre, continue de prospérer sous la direction de M. McEachan, M. V., assisté du professeur Buckland et de quelques autres professeurs de l'Université de Toronto. Sept étudiants ont suivi régulièrement les cours et les démonstrations anatomiques de l'année dernière, dans le but de s'élever en état d'exercer la profession de vétérinaire;—un certain nombre d'autres personnes ont également assisté aux cours dans l'intention d'acquérir une connaissance générale de la science de même que les principes de l'agriculture raisonnée. A la fin du cours, quelques-uns de ces jeunes gens, qui finissaient leur troisième

année d'étude, se sont présentés à l'examen pour prendre leur diplôme de médecin vétérinaire. La manière dont ils ont répondu leur a valu beaucoup d'éloges et on leur a délivré des certificats attestant leur capacité et leur habileté. Ces trois jeunes vétérinaires se sont aussitôt livrés à l'exercice de leur art avec beaucoup de succès, et il n'y a aucun doute qu'ils ne soient d'un grand secours dans les localités où ils se sont fixés. Vu le peu de temps qui s'est écoulé depuis la fondation de cette école, la chambre croit que les résultats qu'elle a donnés jusqu'à ce jour sont satisfaisants et font naître des espérances pour l'avenir, si on les compare avec ceux des premières années d'existence de semblables institutions situées ailleurs. La chambre croit qu'en appliquant les 2½ pour cent mis à sa disposition sur les octrois publics faits aux sociétés d'agriculture "pour promouvoir l'enseignement agricole," aux fins ci-dessus mentionnées, telles que l'entretien de l'école vétérinaire, les visites et lectures du professeur Buckland dans différents comtés, les enseignements de M. Donaldson sur la culture du lin, l'achat de nouveaux livres pour la bibliothèque, etc., etc., la répartition qu'elle a faite de ce fonds a été économique et avantageuse.

ARBRES REMARQUABLES.

N 1810, un arbre remarquable, le chêne de Golynos, fut abattu près de Newport, dans le Montmontshire. Il avait 28½ pieds de circonférence, son écorce a été vendue £200, et le bois £670, les anneaux au nombre de 400 qui encerclaient son tronc indiquaient qu'il avait continué à croître pendant 400 ans. Le célèbre chêne rouge du Mont-Etna avait précisément le même âge. Quatre cents ans paraît être un âge vénérable de même pour un arbre. Pourtant il y en a un grand nombre dont l'âge excède 400 ans; parmi les plus célèbres sont les suivants: Un figuier à Damas, à 648 ans; un olivier en Perse, 700; un olivier en Palestine, 719; un olivier dans l'Asie Mineure, 850; le chêne louisianais (encore vivant) 1,000 ans; l'if de Fountain Abbey, 1,200 ans; les ifs de Crowhurst, Yorkshire, 1,400 ans; le sycomore d'Héliopolis, 1805 ans; le cèdre du mont Liban, 2,112; l'if de Fotheringay, en Ecosse, 2,500; l'if de Braburn, dans le Kent, 3,000; le sycomore du Bosphore, 4,020. Le cyprès de Taxodine, dans le Mexique a, dit-on, plus de 5,000 ans. Sa circonférence est de 117 pieds 10 pouces.

CARACTERES DES VACHES LAITIÈRES.—FONTAINES.

L'APPRECIATION des signes fournis par les fosses qui se trouvent sous le ventre, et dans chacune desquelles on doit pouvoir cacher le bout du doigt, devient maintenant plus facile. C'est fort improprement qu'on les appelle vulgairement *fontaines*, puisque les veines mammaires, loin de charrier le sang vers le pis, s'embouchent par une branche plus ou moins forte avec la veine susternale ou thoracique, en passant par ces ouvertures. Les dimensions de ces ouvertures peuvent-elles nous fournir des indications plus exactes que les canaux conducteurs du sang ? En général, le volume de ces vaisseaux peut servir assez bien de mesure pour apprécier les dimensions des cavités qui leur livre passage; mais quoique moins rapidement que les veines lactées, ces ouvertures se rétrécissent dans les vaches qui sont sur le point de s'écouler ou qui ont perdu complètement leur lait; et chez les génisses, elles n'acquiescent un développement à peu près normal qu'après plusieurs parturitions. D'un autre côté, l'état de graisse ou de maigreur de l'animal peut encore faire varier momentanément l'étendue des fontaines. Il m'est, en outre, souvent arrivé de voir des laitières ordinaires qui ne conservaient pas leur lait, de veines grosses, mais courtes, se perdre dans les cavités bien développées, tandis que sur d'autres laitières supérieures à celles-là, sous le rapport du rendement et de la conservation du lait, des veines d'un moindre calibre, mais longues, aboutissaient à une ouvertures plus étroite. Enfin, j'ai encore rencontré des laitières de premier ordre qui portaient des veines grosses et longues et des fontaines moyennes. Ces diverses variations ne permettent pas d'accorder aux indications fournies par ce caractère une valeur absolue, sans s'exposer à commettre de fortes erreurs, à éprouver de graves mécomptes. Ce n'est pas que je prétende n'en tenir aucun compte, mais il est prudent de ne faire figurer ce moyen d'appréciation que parmi beaucoup d'autres signes accessoires.

VEINES DES CUISSES, DU PIS ET DU PÉRINÉE.

Je n'hésiterai pas à placer les veines au-dessus des caractères précédents, si elles étaient également appréciables sur tous les sujets et dans toutes les circonstances passagères qui peuvent se présenter. Le fait est qu'il y a un rapport remarquable entre le volume de ces veines et la quantité de lait sécrété par les glandes mammaires

qui sont, pour ainsi dire, abreuvées par elles. Ces veines sont fort abondantes chez les meilleures laitières, et elles décrivent des lignes volumineuses sous la peau de périnée à laquelle elles donnent une teinte jaunâtre très remarquable, surtout dans les premiers temps qui suivent le vêlage. Les veines du pis et de la face interne des cuisses tracent des sillons obliques ou en zigzag sous la peau, tandis que celles du périnée, parfois plus ou moins éloignées de la vulve et se dirigeant perpendiculairement sur le pis, sont flexueuses, bosselées, et semblent soulever des petites portions de peau chez les meilleures laitières. Il est fâcheux, très fâcheux que les veines qui parcourent ces régions ne soient pas apparentes sur les génisses, peu ou point sur les vaches médiocres, écoulées ou qui ne donnent plus de lait, à moins que celles-ci ne soient fort maigres. Plus apparentes sur les sujets maigres, elles s'effacent aussi sur les vaches grasses, même quand elles sont bonnes. Quand l'animal est vieux et que la peau est lisse et mince dans les régions mammaires ou périnéennes, les veines se montrent encore bien, mais leur mince calibre n'en fait pas moins des indices de qualités inférieures. Le savant professeur d'Alfort, M. Magne, nous indique, dans une étude remarquable qu'il a faite sur les veines, le moyen de rendre celles-ci apparentes: il s'agit de presser la peau en travers, dit-il, à la base du périnée. La pression le fait gonfler. Il est même assez facile de faire refluer le sang vers la vulve et de produire des ondulations apparentes. On doit faire attention au mouvement du sang, ajoute-t-il, afin de ne pas prendre pour des veines les plis que présente parfois la peau du périnée, surtout sur les vaches grasses. Ajouterai-je que les moments les plus convenables pour apprécier le développement des veines, c'est la saison où les bêtes sont soumises au régime du vert. Les aliments herbacés exercent une influence sur le système veineux, principalement au printemps et en automne, quand la température n'est pas assez élevée pour exciter fortement la respiration cutanée ou pulmonaire, et débarrasser l'économie de la grande quantité d'eau qui met obstacle à la régularité des fonctions animales: on dit alors, dans nos campagnes, que la vache a le cœur *noyé*. Cette plénitude du système vasculaire a pour cause principale cette alimentation, qui donne un sang plus veineux qui traverse difficilement le poumon et dilate davantage les veines.

L'AGRICULTURE POPULAIRE PAR BUJAUT.

LE GRAND CONSEIL, OU COMMENT SE FAIT LE JOURNAL.

MES amis, le père Abraham se porte bien, il vous fait ses complimens.— N'oubliez pas, vous dit-il, le journal ; achetez-en tandis qu'il y en a : plus tard il ne serait temps.

Allons, maître Jacques, m'a dit ce vieux brave homme (qui a 106 ans passés du 3 février), il faut afficher, crier, tambouriner que le journal se fait au village.

Bien, ai-je répondu, moi qui écris vite comme la parole, je mettrai ce qu'on dira sur le papier.—Sitôt dit, sitôt fait, tout le monde l'a su.

Je semais, le lendemain, mon saint-foin des Croutelles, quand je vis arriver mon ami Franck... le journal se fait au village, me dit-il... Oui, mon camarade... Je veux en être... Tu en seras, mon garçon.

.. Je sais la parabole : tenez, maître Jacques, me dit-il d'un petit air cajoleur.— Qui ne sait pas bien, fait souvent mal.— Instruction est mère de fortune.— Pour nous la vie est au bout du bras : mais il faut que la tête le conduise.—Ecrire pour le laboureur, c'est faire l'aumône au pauvre.

Ecrire pour le riche c'est lui demander de l'argent... Eh bien ! mon petit, nous écrirons pour le laboureur.

Le grand jour est arrivé.—Que de monde, mes amis, que de monde ! Je n'en ai jamais tant vu aux foires de Niort et Fontenay, Champdeniers et Saint-Romans.—Ma foi ! il y a du peuple sur la terre ; il faut de la culture pour nourrir tout ça.—Il y a bien de quoi manger ; boulangers, fouassiers, marchands de triballée et d'anguillettes, rien ne manquait ; à boire aussi malheureusement (le grand puits du village aurait suffi).

Les cabaretiers avaient amené plus de 600 barriques de vin. Ce sont gens qui me donnent la colique ; je les trouve partout et n'en voudrais nulle part.—Mauvaise herbe vient comme teigne et ne crève pas.

Tous vrais cultivateurs, qui ont acheté de bonnes terres, tirent parti d'une ferme, font des prés, ont de beau bétail et vendent de bon froment.

C'est que ça n'a pas les deux pieds dans un sabot, ni les deux mains dans les poches ; ça ne se couche pas le ventre au soleil pour voir voler les pies. C'est actif, entendu ; ça voit à tout.—Chacun de vous, mes amis, peut faire comme eux et réussir de même.—Il n'y a qu'à savoir et à vouloir.

Arrivent trois charrettes, que des hommes traînaient.

Celle du milieu était couverte ; Franck, debout, sur le devant. Elles s'arrêtent devant le conseil.

Je vis monter sur la première Paf-Paf et Tire-Semelle, nos apprentis cordonniers ; Tot-Toc, compagnon maréchal ; Rabotin, garçon menuisier ; Jacques Truelle, maçon du village :—tous gens qui travaillent pour Jacques Chopine ; boivent le dimanche ce qu'ils ont gagné la semaine, et vendent une chemise sur deux pour faire le lundi.

A côté d'eux, Jacques Lambin, Pierre Paulâche et Jean Boulleau, une vingtaine d'autres de cette fabrique.—Grands fuineâns qui se dandinent, bayont aux corneilles, regardent les mouches et se croisent les bras.

Sur la dernière, montèrent Boisansoif, Daniel Balzac, Ramponneau, quinze autres de même farine.—Ivrognes fieffés ! qui se ruinent chaque jour un petit, empruntent et boiront de l'eau.

Puis Tailleboudin, Rifandouille et Jammaisou, gourmands à double semelle, qui ne mangent pas sans boire, et qui ont mis tous les défauts dans un.

Autour des charrettes, un mille de même acabit... Qui se ressemble s'assemble, me dit Franck.—Un ivrogne sont un ivrogne, mieux qu'un chien ne sent un lièvre.

Le petit fit découvrir la charrette du milieu.—Il vous en souvient, si vous y étiez.—Tapage et brou ha ha ! on riait, on se poussait, on voulait voir.—Quelle est cette nation ? d'où viennent ces gens-là ? Quels drôles de corps ! Impossible de s'entendre. Pendant le vacarme, je vais dire l'habillement de ces trois hommes.

Celui du milieu, c'était le maître, grand comme une gaulle de labourage, sec comme un manche d'étrille, avec treize pouces de nez au milieu du visage.—Superbement habillé, en vieilles soiries, ce me semble ; bas rouges, culotte verte, veste bleue, un habit jaune ; les pans de l'habit relevés, attachés, je crois, sur les épaules.—Sur la tête, un peçon violet avec un manche de deux pieds par-devant.—Il avait un air cocace.

Un autre plus jeune, maigre comme un pic, avait un bas noir et un bas blanc, moitié de la culotte noir et l'autre blanche, veste, gilet, cravatte de même. Habillé comme un pic.—Sur la tête, un grand bonnet avec un petit moulin par-dessus, qui tournait et virait.

L'autre, gras comme un cent de clous, était vêtu de mille pièces et de mille couleurs. — Un petit peu comme Arlequin. — Bonnet pointu sur la caboche, couvert de cinq cents grelots, d'autant de clochettes.


Pendant le tumulte, le maître dit à Franck : on est surpris de nos habillemens, c'est pourtant mode nouvelle, n'y a que mille ans que c'est inventé.... Tout nouveau, répond le petit ; d'avant-hier, ce me semble.

Le maître prend son poëlon par le manche et salue trois fois la compagnie.... Écoutez, écoutez ! crie-t-on de toutes parts.

..... Je m'appelle, dit-il, Sempiternel Routinet, village d'Hurlubrelu, commune de Tout-y faut, défenseur des anciens usages, grand amateur de routine. Voici mes deux acolètes, Jadis et son moulin, Autrefois et ses clochettes. Je leur apprendis la culture ; ils savent déjà ce qui se faisait il y a 2,202 ans ; ils parleront l'an prochain ; d'ici là je les pousserai jusqu'à 3,303..... Ah ! ah ! reprend le petit, vous les enseignez donc à reculons ?.... C'est la bonne façon. Arrière ! arrière ! leur dis-je tous les jours, et plus ils reculent.... moins ils avancent, dit Franck.... Veux-tu, mon garçon, que je t'instruise comme ça ?..... Non, vraiment. Je n'ai les yeux derrière la tête, ni les orteils aux talons ; je vais devant moi.

Assez causé, dit le père Abraham, nous commençons.—Écoutez.

DESTINATION DE L'HOMME.

 LES enfans, j'ai été mossieu, et ça n'allait pas. Je lisais et voulais apprendre l'agriculture uniquement dans les livres ; j'ai bientôt vu qu'il fallait aussi travailler sur le terrain. En effet, *chaque pays, chaque mode, et chaque terre veut sa culture.*

Alors je me suis fait cultivateur, laboureur et paysan. Mais tout à-fait, portant l'hiver sabots à la courge, et, en tout temps, blouse et large chapeau ; mangeant force pommes de terre, comme vous savez, et détestant, par-dessus tout, les ivrognes et les fainéans.

Je me trouve fort bien de mon nouvel état, et ne crois pas valoir un sou de moins.

Vous saurez qu'on barbouille, chaque année, pour les messieurs, cent mille charretées de papier ; qu'on imprime tous les mois, pour eux, autant de livres qu'un homme en peut lire en sa vie.... C'est par trop fort ; car ça embrouille la cervelle.

Mais pour le cultivateur, on n'a jamais rien imprimé, et l'on imprime rien du tout. C'est pourtant lui qui fait vivre le monde, c'est lui qu'il faudrait instruire le premier, puisque la vie en dépend. Crépin Trauchet, notre cordonnier, a appris son état en voyageant ; il ne fait pas mal un soulier. Le cultivateur est forcé de rester sur sa ferme et d'y travailler toute sa vie ; s'il s'en allait, on ne mangerait pas. Et l'on veut qu'il apprenne son état dans l'air du temps... C'est une bêtise.

Maintenant que je sais un peu mon état, je veux écrire pour les cultivateurs. Mais écrire dans le journal, parce que c'est un petit livre que vous avez tous. Faisons connaissance, mes amis, et si vous êtes contents, je continuerai.

Il y a partout des gens comme Pierre Pauliche et Jean Baillau, les deux plus grands fainéans de mon voisinage. Je commence par eux.

..... Dieu nous a donné des jambes pour marcher et des bras pour travailler.

Il a dit : si tu veux manger, travaille : qui ne travaille pas, ne mange pas.

Tout vient du travail, la maison, les sabots, les vêtements, la nourriture et le reste : on n'a rien sans ça.


Jeunes et vieux, grands et petits, hommes et femmes, filles et garçons, chacun doit travailler selon sa force.

Un bon travailleur ne manque pas d'ouvrage. Jaquet Lambin voudrait de la besogne toute faite ; mais on ne donne que de l'ouvrage à faire, et ça ne lui convient pas.

Le fainéant est comme la mauvaise herbe qui mange la terre et tient la place d'une bonne.

Apprenez ça par cœur, répétez-le to matins, et les choses iront mieux.

DES SOINS ET DE L'ÉCONOMIE.

 N se ruine aisément, on ne s'enrichit qu'en peine prenant.—L'économie est utile au riche et nécessaire au pauvre.—Sans économie, la misère entre à brassées et s'en va par pincées.—Si tu n'as pas d'économie, tu travailleras toute ta vie, et tu auras moins d'argent à la fin qu'au commencement.

Maître Blanchier.—Le cultivateur économe et soigneux s'enrichit, le fainéant et le dissipateur se ruinent.—Le premier épargné est le premier gagné. On n'est pas toujours sûr de gagner ; mais on tient ce qu'on épargne.

Franck.—C'est vrai, poche p'cée ne

tient pas le mil.—Les petits ruis-seaux font les grandes rivières, et les petites rigoles mettent les ruisseaux à sec.—Qui mettra cinq liards sur un sou aura bientôt six blancs.—A petit profit, grande épargne.—Le sac vide ne se tient pas debout.—La poule ne pond pas tous les jours.—On ne récolte qu'une fois l'an, et chaque jour il faut de l'argent.

Bah! bah! dit Tailleboudin, ça ne vaut rien dans un journal.

Eh bien! reprend le petit: mange ta soupe taillée de lard et trappée de graisse, et perce ta barrique aux deux bouts...—Voilà qui est meilleur, dit Rifandouille.

Maître Proust.—Ne laisse rien perdre de ce qui est utile à l'homme, aux bestiaux et à la terre.—Une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donneront une poignée de grain.—Il faut une place pour chaque chose, et mettre chaque chose à sa place.

Maître Dubreuil.—Chaque soir, ainsi qu'à la fin des travaux, serre tes fourches et tes rateaux.—Habitude tes enfants à tout serrer, cela s'apprend aussi bien qu'à gaspiller.—Mets à l'abri tes charrettes et tes instrumens; le soleil et la pluie gâtent tout, puis il faut du bois, du fer, du travail et de l'argent. Qui, par sa faute, perd un œuf, peut aussi bien perdre un bœuf, dit Franck.—Un petit trou à la barrique, et le vin est à bas; petit gaspillage à la maison, richesse s'en va.—Mille manières de dépenser, cent fois moins de gagner.

Maître Pierre Moreau, maire.—Il faut une bonne charrue qui ne fasse rien; si l'une se brise ou se dérange, on a celle-là sous la main.—A la saison, mieux vaut travailler que de passer son temps à raccommoder.—Qui réparera tout avant les travaux, commencera dès qu'il fera beau.

Soigne tes récoltes, a dit maître Charles, en élevant la voix.—On perd souvent plus dans un jour par négligence qu'on ne gagne dans une semaine par le travail.—Si tu as des foins à terre ou des gerbes sur le sillon, ne laisse personne à la maison.—Ne dis jamais: viendra le beau temps; dans les étés humides il pleut par tous les vents.—Ne remets point au lendemain ce que tu peux faire le soir ou le matin.

A femme bavarde, mari sourd, dit Franck. Mais à ferme tenue, point de fermier qui ait la berlué.—Qui ne voit chaque jour de tous côtés, perdra gros en hiver comme en été.—Qui quitte souvent sa maison, ne fera bonne récolte à la saison.—A courir foires et marchés, un qui gagne et cent ruinés.

Franck, dit le Sempiternel, parle donc un petit pour les anciens usages.—Ne sont-ce pas les anciens usages, M. Routinet? ... Ce sont les nouveaux, et ça ne vaut rien.... Alors vous aimerez mieux.—Le petit: *Fermier ne t'inquiète de rien, et va ton train, Mathurin, et va ton train.*

C'est superbe, dit l'Hurlubrelu, et ça vaut tout un journal. Il embrasse Franck.

Ah! ce ne fut pas fini...—Jadis et son moulin, Autrefois et ses clochettes, Paf-Paf, Tire-Semelle, Toc-Toc et Raboutin; Boissansoif, Lapiute et Ramponneau; Tailleboudin, Rifandouille et Jamaisou. toute la séquelle enfin se met à chanter: *Fermier ne t'inquiète de rien, et va ton train, Mathurin, et va ton train.*

Pendant le vacarme, les gens du conseil causaient entre eux.—Quel malheur pour le pauvre monde! disaient-ils; quelle perte pour le pays!—Nos cultivateurs se ruinent et ruinent la terre avec eux, faute de savoir.

C'est que tout le monde y perd gros, le pauvre comme le riche, la ville comme la campagne, l'état et les particuliers.—Si l'on tirait des champs ce qu'ils peuvent donner, on vivrait à l'aise et à meilleur marché.—Tout vient de la terre et tout y rentre; le travail et le savoir font les produits.

Chaque comté doit améliorer sa culture, et ne le peut que par l'instruction.—Il faut un *journal du cultivateur*, puis un petit livre pour les écoles, qui dira la manière de se conduire et de gouverner la terre.

A quoi sert de savoir lire si on n'a pas de livre qui instruisse?—Pour le riche, il y a foison, pour le pauvre, pas un seul qui ait de la raison.

Le tintamarre des innocens ne finissait pas.—M. Routinet, qui avait bu un petit coup de trop (suivant les anciens usages), dit: silence!—Amis, qui n'êtes jamais las de vous reposer, de boire et de manger, voyez la grande cabriole du grand routinier d'Hurlubrelu.—Puis il fait un saut de trois pieds, une pirouette, et manque son coup.—Pouf! il tombe de la charrette en bas, les quatre fers en l'air.

Té!... ti!... crie Paf-Paf, la routine est morte... Oh que nenni! répondit Franck, elle a la vie dure; je vas la faire revenir.—Il saute à terre et lui corne à l'oreille: M. Routinet! M. Routinet! l'ancien usage est arrivé... Ah! ah! dit-il, dis-lui de ne pas travailler, de manger tant qu'il a de quoi, de jeûner quand il n'a rien... Il ne faut donc pas qu'il garde une poire pour la soif... Non: non!

Puis il ouvrit les yeux. On le releva, on le monta sur la charrette : il avait un petit peu l'air d'un mouton lourd ; mais ça fut bientôt passé.

Quand on se fut amusé de la cabriole, Frank dit : mon grand père, ne parlerons-nous pas de la mère Fricot et de sa fille Fricotine, qui toujours sont en cuisine, et se dépêchent de manger ce que les travailleurs peuvent gagner ? . . . Non, mon petit, ce sera pour une autre fois.

DU FROMENT.

LE père Abraham assemble le conseil. — Nous parlerons du froment, dit-il.

Il n'aime pas un guéret fin, comme le seigle, les prés et la baillarge.

— Il veut une terre liée, rassemblée et qui se tienne bien. — Les petites mottes ne font pas de mal. — Le grain veut être appuyé sur une terre un petit ferme ; aussi les vieux *écrais* sont souvent bons.

Si, après une récolte binée, la terre est en cendres, mets à plat, passe une ou deux fois le rouleau pour la tasser, l'*accacher*, la lier, la plomber.

QUAND FAUT-IL SEMER LE FROMENT ?

L'AGRICULTURE est une science de localité ; on ne fait même chose partout. Il y a mille espèces de terre, chacune veut sa culture. — Il fait froid ici, chaud là-bas ; il pleut beaucoup dans un pays, presque jamais dans l'autre. — Cette terre est légère et chaude, celle-là forte et froide. — Le cultivateur considère tout ça.

En France, on sème le froment pendant sept mois et demi (de la mi-août en avril). — Dans le midi, le blé reste sept à huit mois sur la terre ; dans le nord, dix à onze, sur quelques montagnes, un an.

Aussi le conseil veut un journal partout.

Mes amis, l'hiver est dans un sac, au fond, à la gueule, ou dans le milieu, on ne sait où. — Quelquefois, chez nous, il en vient un de bonne heure ; puis deux, trois, quatre petits : ça n'est pas bon pour les blés. — Mieux vaut un bon hiver et qui soit long, que ces *gelassis* qui nous désolent. — D'où su't qu'il péricite de la semence.

Le tout pesé, examiné, passé au four et au moulin, le conseil dit : sème les terres fortes, froides, humides et qui poussent tard, de manière que le grain soit enraciné.

L'année du paresseux ne vient souvent, une fois au plus tous les six ans. — Semaille

tardive, récolte chétive. — Tu crains les mauvaises herbes. — Mais essaie, sème plus tôt, sème plus tard la moitié de trois à quatre champs, pendant quatre à cinq ans ; tu jugeras toi-même. — Ne dis pas : j'ai vu de bon blé tardif dans mon champ ; une fois n'est pas coutume ; une hirondelle ne fait le printemps. — Dame ! ce n'est pas petite chose : Tardivaille réussit mal.

Comment, nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, nous y mettons tous nos fumiers, et tu refuserais d'essayer ! — Sois sûr que le conseil ne se trompe.

COMMENT VIEN'T LE FROMENT.

TU mets un grain en terre, il pousse une racine en bas, une feuille en haut. — Cette racine s'enfonce de trois pouces, toute petite, branchue au bout. — Arrive le printemps, d'un ou deux nœuds qui sont au-dessus du grain, sortent au tour plusieurs racines filant entre deux terres. — Alors la première durcit, pourrit et crève. — Du collet de ces petites racines sortent des tiges qui donnent des épis et du grain.

C'est ce qu'on appelle taller ou gaisser. Plus il y a de talles ou de gaissons, mieux vaut le froment. — A froment qui gaisse mal, mauvaise récolte. — Quelquefois, chez nous, dans certaines terres, il gaisse avant l'hiver. — Tu dis, mon blé mange son *pougnagne* ; c'est presque toujours vrai, le moissonneur ne trouve bonne poignée en faucillant. — Pourquoi ? Le voici : Les racines de tallage ou de gaissons s'enfoncent peu, d'un demi-pouce à un et demi, deux au plus. — La gelée vient, elles sont en lait, le froid les tue et le gaisson meurt. — Reste le maître brin, et ce n'est rien.

Qu'est-ce que ça dit ? Si tu enterres le fumier au-dessous du grain il ne fait rien. — Ça dit encore : il faut bien l'étendre, en mettre assez pour qu'il y en ait partout. — Quand le fumier est éparé, visite ton champ : il y en a plus de la moitié où tu ne vois rien. — Eh bien ! dans ces endroits le blé ne tallera pas, ou les gaissons mourront sans donner d'épis. — Examine où tu as mis les monceaux, n'aurais-tu pas triple récolte, si ton champ était fumé de la sorte ?

Mon cher, pour récolter il faut fumer. — Vingt-cinq arpentés bien fumés en valent soixante qui le sont mal. — Fais donc des prés, sème moins et fume mieux. — Ce n'est pas ce qu'on sème, c'est ce qu'on fume qui produit. — Ce que dit là le conseil, un enfant le dirait.

DES ESPÈCES DE FROMENT.

L y a cent espèces de terre, cent espèces de froment. Chaque terre veut la sienne.—Facile à comprendre: La terre.....

Excusez un petit, dit Jacques Chopine, que je parle un mot..... Que veux-tu, demande le père Abraham? Qu'en ne me fourre plus dans le journal.—Maître Jacques m'a joué un tour; me v'là connu comme le loup blanc.—Au canton, à la ville, les drôles me galopent, criant v'là Jacques Chopine.—Ça n'est du tout régalant.

Puisque je te trouve devant le conseil, dit le vicillard, je veux avec toi faire un marché.....Lequel donc?.....Je te laisse les vieux buveurs, cède nous la jeunesse... Vous direz donc aux vieux de ne bouger du cabaret?

Inutile, dit Franck.—Tu es hirondelle, tu viendras, tu t'en iras; tu es ruisseau, tu couleras; tu es ivrogne, et tu boiras.—La jeunesse, il faut la prêcher; qui mal commence, finira mal.—Une fois n'est pas coutume, mais toute coutume commence par-là.

C'est vrai, dit le cabaretier.—Ma foi! je tiens le marché, je garde les vieux d'abord, et ne refuse les jeunes après, crainte de mal faire ou mal parler.

Le vicillard et Chopine causent ensemble.

Mauvais exemple est dangereux; pauvre jeunesse imite les vieux. Elle boit, se soûle, se rend malade.—Le tout pour la bouteille, répète Chopine d'un air content.

Petit à petit le corps s'avine, toujours vers le cabaret on chemine.—On cherche, on trouve un mauvais sujet pour passer le dimanche au cabaret.....Le tout pour la bouteille, dit Chopine en sautant.

On joue, on fainéante, on dépense son argent; on bavarde, on se fâche, on se soûlant.—On se bat pour un oui, pour un non, et du tribunal on marche en prison..... Le tout pour la bouteille, dit Jacques Chopine.

Un ivrogne connu se gage mal et à petit prix; souvent le gage est mangé avant d'être gagné.—On se marie avec la fille de Paulâche ou de Taille-boudin, la bonne ménagère ne veut d'un soulin.—Au bout d'un mois, ni pain ni farine, on emprunte vingt sous pour la cuisine.....Et pour la bouteille, dit le cabaretier.

Bientôt la femme cherche son pain, et le mari ne fait rien.—Mes amis, c'est grand bonheur, si d'ivrogne on ne vient voleur... Le tout pour la bouteille, répète Chopine.

Que dis-tu de ça. Jacques Chopine?..

Père Abraham: faut le dire tout bas; mais tout haut prêchons pour la bouteille.

Quel grand honneur pour toi, dit Franck, si tu moralisais la jeunesse!.....De cet honneur, je n'en veux pas. Je vis sans rien faire, ma femme Chopinette porte la brodure, mes filles la dentelle.....Mais tu ruines le pauvre monde?.....Plus j'en ruine et mieux ça vaut, tant pis pour les imbéciles.—Dam! ne dites pas ça dans le journal; je suis le bijou, je suis le coco des cabaretiers, j'en serais le bouriquet.

Rien à faire avec toi, dit le vicillard; nous prêcherons la jeunesse.—Continuons les espèces de froment.—Facile à comprendre, vous dirais-je, ne sème le même blé partout.—De la terre forte, froide, humide, et qui pousse tard, à celle qui est simple, faible, chaude et légère, il y a joliment loin: entre les deux encore, il y a bon bout de chemin.—Si tu sèmes la même espèce partout, tu feras mal.—Il t'en faut trois à quatre; autant que tu as d'espèces de terre.—Un enfant le comprend.

Allons, mes amis, ne semez le même blé partout.—Si chaque terre veut sa culture, chaque sol veut son froment.—Si tu sèmes un blé hâtif dans une terre froide, il tallera mal; ainsi qu'un blé tardif dans une terre sèche et chaude.—Je le dis sérieusement au fermier; ça suffit pour l'enrichir ou le ruiner.—Il y va de deux semences au moins, souvent davantage.—Pour comprendre ce que dit là le conseil, suffit de savoir compter ses doigts, c'est clair comme le jour.

DE LA SEMENCE.

M ES enfants, vous ne soignez pas vos semences.—Comment! nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, et vous poussez à ce point la négligence? Voyez autour de vous. bonne terre et mauvais grain; dans la ville braves gens et mauvais pain.—C'est qu'on ne soigne pas la semence ni le battage du grain.—Femmes, enfants et vicillards peuvent.....

Un courrier! un courrier! crie-t-on de toutes parts, avec une lettre pour le père Abraham.

Le père Abraham lit la lettre, courte, la voici:

“Trois grands ambassadeurs demandent un supplément au journal, dans l'intérêt du pays.—Ils arriveront le jour indiqué.” (Ni date ni signature.)

Cheminet, courrier des ambassadeurs, arrive avec sa sonnette et ses plumes de

coq..... Ils sont à quatre cents pas, dit-il.

Faut déjeuner ; v'là sept heures au soleil.—Pendant le repas, je me trouve à côté d'un ambassadeur..... Maître Jacques, me dit-il, je trouve le vin bien faible, dans ce pays..... Il est fort et très fort, mon camarade.—En votre honneur, on n'a mis qu'une moitié d'eau.—Boire vin pur à sa soif et sans se soûler, c'est impossible. Le vin nous est donné pour nous fortifier, non pour nous tuer.

Quand je suis au cabaret, dit l'ambassadeur, je fais comme les autres..... Grand tort vous avez.—Si je vous disais : v'là une drogue qui rend malade et fou à dire sottise au monde, à se vautrer dans la boue, la rendriez-vous ?..... Non vraiment..... Eh bien ! c'est le vin, quand trop il y a.—L'homme soûlé est sans bon sens comme sans raison ;—quand il est désoulé, on le voit tout hébété.

C'est vrai, reprit notre homme, pourtant vous n'empêcherez pas de boire..... Les vieux, ça se peut, la jeunesse me croira.—V'là un exemple : J'ai vu les messieurs mettre leur gloire à bien boire, se soûler en dinant très proprement.—Maintenant ils auraient honte.—C'est qu'on a fait pour eux des livres, et de bons livres, qui disent : l'ivrogne est au-dessous de la bête.—Fais comme notre âne qui ne boit qu'à sa soif.—Prends ce qu'il te faut, non davantage, car en te soûlant, tu perds ta santé comme ton argent.—Mon cher ambassadeur, le monde n'est plus sot ; la jeunesse n'est pas bête, elle comprend tout ça, fait son profit.—Nous écrivons pour elle.

Le père Abraham se lève.—Allons, mes enfants, continuons les fromens ;—les ambassadeurs viendront après, nous leur dirons ce que nous savons.

Les trois charrettes se placent comme dimanche.—Voyant M. Routinet sur celle du milieu, mon ambassadeur ouvrit de grands yeux pour voir s'il voyait ce qu'il voyait.

Ma foi ! dit-il, je ne sais si c'est bêtes ou gens,—peut-être nation qui vient de la lune.—Le diable est fait comme ça, grande corne au milieu du front, avec un nez d'un pied de long.—Il se retirait, se cachait, répétait : le diable est fait comme ça.

Un conseiller lui conta l'aventure et le journal continue.

Soigne ta semence et soigne-la bien, dit un membre du conseil.—Femmes, enfants et vieillards peuvent tirer aux gerbes beaux épis par poignée, faire un blé.—Tout le monde peut dresser, épucher, tirer, une

vingtaine de gerbes, enlever la nielle, l'ivraie, la mauvaise graine au-dessus du lien, et battre en pointe.—Bonne volonté suffit.—Comment ! nous travaillons deux ans pour une récolte de froment, et tu es assez sot pour semer de la mauvaise graine ?

Vanne et erible ta semence deux à trois fois.—Si il y a de la graine encore, un jour de *mouillasserie*, mets un drap sur la table, verse un boisseau de grain au milieu ;—chacun tire une poignée, l'étend sur le drap, ôte la mauvaise graine et met le bon blé de côté.

Je ne dis : fais ça pour le tout.—Mais si tu sèmes cinquante boisseaux, épures-en dix.—V'là de la semence pour l'année suivante :—puis toujours la même cérémonie, avec dix fois moins de peine.—Tu auras encore mauvaise graine pendant quatre à cinq ans : il y en a dans la terre ; la paille et le fumier ; rien ne se perd que l'argent faute de soins.

Moins on sème, moins il en lève, dit Franck.—Bientôt tu feras dire au marchand : maître un tel a de beau froment.—Tu vendras ton grain, et le voisin trouvera dix à quinze sous de moins.

DU CHAULAGE.

CHAULE ta semence toute entière, n'y manque jamais ; on perd gros par la pourriture.—Chaule dans l'air par un beau temps, chaule bien, n'épargne rien.—Verse la chaux presque bouillante avec un poëlon, pendant qu'on remue avec la pelle.—Tu commences par un bout et tu finis par l'autre.

Il faut fesser tous les matins le fermier qui ne chaule son grain, dit Franck.—Négligence et paresse dissipent grande richesse.—Le fermier qui n'a pas de soin sera toujours dans le besoin.

DU BATTAGE.

DANS le cul de la gerbe, il y a souvent mauvaises graines : chez nous surtout, qui coupons à demi-pouce de terre.—L'une rend le pain violet, l'autre amer ; toutes ne valent rien et font le mauvais grain.—Alors bats en pointe. C'est double travail, dis-tu ? Mon ami, tu te trompes.

Le soleil est bon batteur ; sans lui tu te crèves et fais rien.—Bats en pointe de bon matin et repasse au haut du jour.

Sur un épais frintis, quand le temps est un petit humide, que fait la femme, l'enfant, le vieillard, l'homme souffrant et fatigué ? Il laisse un quart du grain, le tiers

ou la moitié.—Tu portes dans le pailler, au lieu de conduire au grenier.

Bats en pointe; on tient plus longtemps, on ne laisse rien, et le plus faible ne perd pas un grain.—Comment, nous travaillons deux ans pour une récolte de froment! Quand il est venu, tu ne prends ni soin ni peine?

Fais deux tas de gerbes très-égaux;—bats l'un en pointe le matin, et repasse le soir;—bats l'autre en frintis.—La pointe sera plutôt faite de tout en tout; elle donnera plus de grain et de très-beau grain; tu mets le mauvais dans ton blé de moulin.—Tu feras dire au marchand: maître un tel a de beau froment.

As-tu vu le blé qu'apporte l'étranger?—C'est net comme l'œil: pas une seule graine; des épis triés.—Il le vend au marché; le moulier te laisse ton blé.—Il y a des greniers à Niort surtout; c'est vraiment de la pourriture; le meilleur blé ne vaut pas de la métüre.—Mes amis, il faut que ça change, ou le conseil se fâchera.

Qu'il se fâche, s'il veut, dit Routinet, moi, je m'en moque.—C'est un journal du diable: que veux-tu, mon pauvre Franck! il me donne la colique et le cours de ventre... Vous ne savez pas, dit-il à M. Routinet, les enfants le lisent à l'école... Miséricorde! des enfants perdus... Le régent y prend ses exemples d'écriture, fait copier, à l'un, apprendre par cœur à l'autre, d'ici jusques-là.... Mon Dieu! mon Dieu! le maudit régent, faut le chasser... C'est le maire qui le veut et qui l'ordonne... Je vais écrire au préfet, pour qu'il le casse en deux, le condamne à l'amende, à la prison; un petit bout de galères, ou pendu tout d'abord, avec maître Jacques le premier et le conseil le dernier!... Pour si peu, M. Routinet? Comment, pour si peu! Faire lire le journal aux enfants, c'est pis que tuer le monde. Devenus grands, les drôles quitteront la routine.... Déjà, M. Routinet, les jeunes gens n'en veulent plus.... Voyez-vous? Allons, faut punition forte et prompte, pendu n'est pas trop.

Je crois, dit un ambassadeur, qu'il faut lire le journal partout, dans les écoles surtout.—C'est le seul livre qui ait été fait exprès pour nous... Ambassadeur de malheur, reprend M. Routinet, c'est vous qui ôtes cause du journal, nous avons besoin d'un journal, vraiment qui m'empêchera de dormir toute ma vie.—Taisez-vous, vous êtes un vieux fou... Si tu m'échauffes les oreilles, je te gaulerai, dit l'ambassadeur levant son bâton.—(Le père Abraham le

retenait, Pierre Labombe l'excitait)... Vous n'y entendez rien, s'écrie M. Routinet, vous ne voyez le danger, laissez-moi parler.

Ecoute Franck, fais une parabole sur la routine, courte et bien tapée, les enfants l'apprendront.... Je le veux.—Le routinier est mauvais cuisinier... Ça ne vaut rien, voyons une autre... Avec la routine, on fait maigre cuisine... Encore plus mauvais; te moques-tu de moi?... qui suivra la routine n'aura bientôt ni pain ni farine.... Je te saute au poil, mon drôle, si tu ne veux mieux travailler... Ne vous fâchez pas, la langue m'a tourné.—Qui fait ce que dit M. Routinet est un homme parfait... Ah! nous y sommes. Ecrivez, maître Jacques, il n'y a que ça de bon et ce que je dis.

FAUT-IL SEMER PLUSIEURS BLES DE SUITE ?

DANS les plaines, on sème toujours du grain, dit un conseiller.—On fume petitement pour le premier froment, souvent on sème à blanc.—Appelles-tu cela cultiver?... Je le nomme se ruiner.—Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.—La terre rend comme on lui donne.—Tu veux tirer d'un sac trois à quatre moutures, et ça ne se peut.—Le grain mange le grain: le produit ne paie pas le travail. Tu te ruines en peine prenant, et tu cries contre ton champ.

Dam! voilà l'histoire du sot cultivateur.

Il y a quelque chose que le conseil a sur le jabot, et que je vais dire, reprend un autre.

Dis donc, Corniquet, quand tu prends une ferme, ce n'est pas pour l'améliorer.—Tu suis et poursuis, tu sèmes et laboures, tu abymes et tu écrares, tu t'en vas content d'avoir tout tué, tout ruiné.

Si en cela faisant, tu t'enrichissais, à la bonne heure; mais tu est gueux comme Job, tu dois de tous côtés.—Pourtant tu fais le feignant comme si tu étais un de nos maîtres gens.—Tu prends une autre ferme, tu sors et très-content; mais celui que tu remplaces en avait fait tout autant.

Troc de maquignon, dit Franck, chétif, pour vaut rien.—Cheval borgne changé pour un aveugle; mauvaise bride pour un licou.—Tu tombes de fièvre en chaud-mal, tu te ruines de fond en comble; de fermier tu deviens bordier, et de capotin cherche pain.

Dam! voilà l'histoire du mauvais cultivateur.

Pourquoi fais-tu ça, dit un autre conseiller?—Tu crois jouer un tour au maître, en écraçant son bien, mettant sa ferme à

rien.—C'est à nous que tu fais tort; à toi-même tout d'abord, tu vas le comprendre.

La terre est au laboureur, à celui qui travaille; les messieurs de la ville ne cultivent pas.—Quand un laboureur sort, il en vient un autre, continuellement ainsi.—Le maître a le même fermage, souvent il augmente, parce qu'il y a plus de chats que de rats; dix fermiers pour une ferme.

Tu dois le voir.—Les loups ne se mangent pas. Les laboureurs se font la guerre, ils se ruinent tous, en ruinant la terre.

Pour empêcher, suffit de dire au propriétaire: Mets cette condition:—Le tiers ou le quart de la terre labourable sera mis en prés qui durent, luzerne ou sainfoin dans la plaine:—tu les laisseras, quand tu sortiras.

Ça coupe le cou à l'écraseur de terre; entre les laboureurs il n'y aurait plus de guerre.—Savez-vous, mes amis, qu'il y a des fermes où, dans les mauvaises années, on ne ramasse pas de grain pour le blé du moulin.—Si tout était cultivé de la sorte, comment vivrait le journalier, l'habitant de la ville et le bourgadin? Ma foi! nous crèverions tous de faim.

Pauvres gens, dit Franck, vous soutenez l'ivrogne, le fainéant, le mauvais cultivateur; c'est lui qui fait votre malheur.—Vous avez entendu l'histoire des écraseurs de terre. un jour elle finira; quand les jeunes gens seront venus, des fermes on les chassera.

Ma foi! dit Etienne Fringot, voici mon affaire:—Je cultive mal, crainte qu'on ne me chasse ou qu'on augmente le prix.—Avant de m'en aller, je voudrais tout emporter.

Et tu manques de gagner, répond un conseiller.—Un jour, tu seras chassé pour avoir mal cultivé.—Vit-on un propriétaire renvoyer un bon fermier? Jamais, du grand jamais; je le blâme, au contraire, d'en garder de mauvais.

Quant à l'augmentation du prix.—En cultivant bien, tu peux gagner 500 livres par an, pendant neuf ans, te voilà 4,500 francs, ou 225 livres de rente, que tu n'aurais pas gagné si tu avais mal cultivé.—Si on augmente le prix de 100 francs, tu en as 125 de bénéfice, et la ferme est moins chère.

Cultivateur qui raisonne comme Fringot, est race de canne, malin et sot, dit Franck.—A l'entendre, il ne faut pas bons laboureurs, cultiver de travers, mettre une ferme à l'envers.—Le journal est fait pour le pauvre monde:—Si on cultive bien, il y

a du blé; le pain est à bon marché;—si on cultive mal, il n'y a rien; les pauvres gens meurent de faim.

Dam! voilà ce que font les écraseurs de terre.

Le mal n'est tout entier du côté du fermier, dit le père Abraham; il vient de loin, chacun va le comprendre. Quand les prairies artificielles n'étaient pas connues, ainsi que la pomme de terre, la betterave et les autres cultures, on avait dit:—Il y aura trois soles: froment ou seigle d'abord, avoine ou baillage après, puis un chômage.

Le propriétaire, afin d'être payé, mettait le fromage en blé;—froment et baillage dans la plaine.—Depuis 200 ans, la terre s'épuise, elle ne veut pas toujours du grain.—Le fermier se croit obligé de tout semer pour vivre et payer.—Le propriétaire a du blé qui ne pèse point, la terre est trop lasse.—Le fermier ne le nettoie bien; v'là d'où vient la pourriture et le mauvais grain.

J'ai 106 ans, je vois le mal depuis longtemps.—Pour améliorer la terre, faut le fermage en écus.—Si le maître veut du grain, qu'il prenne une moitié de fermage en froment, l'autre en argent.—Jamais avoine ni baillage.—Puis qu'il impose à son fermier l'obligation de faire des prés... Tout est changé depuis quarante ans; il faut que le fermage change.—Avec des prés et du bétail, on fumera mieux; la terre s'améliorera, on aura plus de grain.—Sans ça nous ne nourririons pas le monde.—Je lui dirai, fais ça pour la terre, pour toi, pour le pays, pour le fermier, pour tes enfants et pour les pauvres gens.—Mes amis, je vous l'assure, quand le propriétaire voudra, l'agriculture changera.

LE REVE DE FRANCK.

'AI vu, comme je vous vois, ce que je vas vous dire, reprit le petit.—La nuit dernière, il faisait noir comme dans un four; j'entends grands bruits, plus forts que cent mille canons tirant ensemble..... Ah! ah! dit Pierre Labombe, il y a bataille.....—Forte bataille, répond l'enfant.—Un grand trou s'ouvrit auprès de mon lit, de cent lieues de long et cent lieues de large; cinquante soleils éclairèrent la chambre.—Une vieille de 150 pieds de haut, sortit du trou, criant, pleurant, déguenillée, maigre et mal peignée.

Me connais-tu, mon petit Franck?..... Mon, vraiment.... Je m'appelle la TERRE, je nourris le monde et suis ta grand' mère..... Pourquoi pleurez-vous, ma grand'

mère?.....Le mauvais cultivateur me fait chagrin, il laboure et sème toujours du grain, sans fumer, sans rien me donner.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck..... Ma grand'mère, je lui dirai.....

Dans son jardin, il change tous les ans de carrés pour l'ognon, l'ail et le potage;—dans les champs, il ne met deux maïs, deux seigles, deux pommes de terre ou deux trèfles de suite.—Mais il sème deux fromens, fume petitement ou froment et métüre, ou froment, avoine ou baillarge; enfin toujours, toujours du grain, si bien qu'il m'épuise et qu'il n'a rien.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.....Je lui dirai, ma grand' mère.

La mauvaise herbe ne mange, elle vient toujours et tue son blé.—Le seul moyen, c'est de mettre en pré, pour que la mauvaise pourrisse.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.....Je lui dirai, ma grand'mère.

Quand il fume bien et ne met qu'un blé, ou bien quand il lève un pré, je donne triple récolte, longue paille et beaux épis, grain pesant et bien nourri.—Je rends plus dans un an que dans quatre.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck.....Je lui dirai, ma grand' mère.

Mon Dieu! je ne demande pas à me reposer, je veux toujours marcher; mais toujours changer.—Jamais deux grains de suite, ça m'écrase.—Autrement je ne nourrirai tous mes enfants.—Dis-lui donc ça, mon pauvre Franck... Ma grand' mère, je lui dirai.....

Dis-leur: madame la Terre est maligne comme un diable, revêche et têtue, faut lui obéir pour qu'elle donne.....Je ne dirai pas ça, ma grand'mère.....

Si fait, si fait, faut qu'ils me connaissent.—Ne les entends-tu pas me dire des sottises, crier: La terre ne vaut rien;—ce sont eux qui ne valent rien.—Dis-leur donc ça, mon pauvre Franck... Je leur dirai, ma grand'mère.

Vois-tu! madame la Terre a vingt espèces de sucres, l'un pour le grain, l'autre pour la pomme de terre: celui-ci pour la betterave, celui-là pour la garobe, le mil, le trèfle, le maïs, etc.—Quand l'un est épuisé, il faut lui donner le temps de se refaire.—Quand on a traité la vache, on attend le lait à revenir.....Ma grand' mère je comprends ça.

Après un renouvelis, tout vient à merveille, hors le pré.—C'est que tous les sucres sont là. Alors on peut mettre deux fromens, en les fumant.—Mais quand le cheval est fatigué, on le laisse reposer;—quand

la charrette a roulé, faut la graisser...Je leur dirai ça, ma grand' mère...

J'entends un grand chamailis, comme chiens hurlant, fresaies criant, puis un petit charrivari, et ça fut fini.

Tu as rêvé, dit le père Abraham...Est-ce un rêve, mon grand-père? Aussi m'était avis ce matin que la chambre était petite pour le trou, et le plancher bas pour la madame.

Le rêve est bon, dit un de nos maîtres gens, *la terre a bien parlé*, elle a dit la vérité.

LES PROCES.

TUMULTE et tapage!—Qu'y a-t-il, demande le père Abraham...Je ne veux pas que Ramponneau boive de mon vin, dit Jacques Chopine...Pourquoi dit un conseiller?... A cause du procès...Quel procès? Ah! vous ne le savez pas. Je vas le dire en trois mots et cinq paroles.

Chien de procès, maudit procès! Ramponneau me devait six bouteilles de vin, n'en voulait payer que trois, disant: tu as mis de l'eau dans la bouteille.

Tout le monde sait, et j'en conviens, chaque cabaretier a une vigne de la *Fontaine-à-l'An* à son service, il met un petit du vin de cette vigne dans le bon vin, quand il est cher ou que les ivrognes sont soûls.—Mais je n'en avais mis ce jour-là, foi de Chopine!

V'là que Ramponneau se soûle; je lui ôte sa veste et dis: tu l'auras quand tu paieras.

A quinzaine de là, les honnêtes buveurs étaient devant le cabaret, regardant l'enseigne de la grosse bouteille, gaussant, riant, s'amusant, disant: la grosse est à la porte et la petite dedans.

Malédiction! maudit procès!—Nous voyons sortir par la chatière maison de Ramponneau une poule toute plumée, une autre après, encore une autre, jusqu'à treize.—Puis mon grand coq, que Franck a nommé Cocquesigru, le plus beau du village, mais étrillé, plumé, flambé, haut et grand comme une perche.

La pauvre volatile tremblait, Chopinette tapageait, moi qui ai de l'esprit, j'étais tout bête.—Les honnêtes buveurs me cornent à l'oreille, faut procès;—Chopine, faut procès.—Je vas au juge de paix; je conte et raconte, en pleurant la volaille et montrant mes témoins.

Ne faut de témoins, dit Ramponneau;—J'ai bu ton vin, tu m'as dépouillé; tes poules et ton coq ont mangé mon grain; je

les ai plumés.—Je paierai le vin, quand tu paieras le grain.

Le juge fut en embarras.—En grand embarras: il dit à la fin:—voici le jugement, vous serez contents.—Entre voisins point de querelles.—Le vin passe pour le grain.—Chopine rend la veste et Ramponneau les plumes.—Chacun ses dépens, amis comme devant.

Amis comme devant! je ne le fus, ma femme non plus.—Les honnêtes buveurs dirent, jette appel, Chopine; crois-nous, jette appel.—Je vas trouver le sergent; nous trottons vers la ville.—Pendant six mois, j'y ai cinquante fois galopé; on écrivait, on plaidait, on se chamaillait; mon grand coq faisait de l'effet.—J'étais bien sûr de gagner.

V'là-t-il pas que le juge se trompe; il dit: bien jugé, bêtement appelé; Chopine paie les frais.

Quand j'entends ce mot, je tombe raide mort, mais vraiment mort, tout-à-fait mort;—si je ne m'étais relevé, j'y serais encore.

Chien de procès, maudit procès! Malédiction, désolation, misère et compagnie! Il m'en a coûté 580 francs qui ça a fallu payer comptant... A moi, dit Ramponneau, 130 francs que je devrai long-temps.

Eh bien! Chopine, dit Franck, tu as plaidé, tu es écorché.—On plume les poules au village, les plaideurs à la ville.—Ne valait-il pas mieux les mettre au pot que de se faire étriller comme un sot.

Je demande à parler, dit un mossieu bien habillé..... Parlez, dit le père Abraham.... Je suis avocat, aux procès je me connais... Eh bien! répond Franck, je dirai ce qui me viendra dans la cervelle.

L'AVOCAT.—Mes amis, les messieurs ne plaident plus, malgré qu'ils aient les biens et la fortune.—On a fait pour eux des livres qui montrent qu'on se ruine en plaissant. Faut en faire pour le cultivateur, l'avertir du danger.—Apprenez d'abord que rien ne cause du tourment comme un procès; c'est à rendre fou, à faire tourner la tête et mourir de chagrin.

FRANCK.—Qui a procès ne dort jamais.—qui a mis procès en train, trotte de grand matin.—Procès et tranquillité ne sont de société.—Procès et soucis font une paire d'amis.

L'AVOCAT.—Toujours au cabaret l'on conseille de plaider, jamais de s'arranger.—Pour un mot, une sottise, un petit coup donné, on marche en police correctionnelle.—On se fait moquer de soi, on a de grands tourmens, on mange son argent.

FRANCK.—Les mauvais conseils, la bouillotte et les procès ruineront nos villages à tout jamais.—N'y a chez les cabaretiers que de mauvais conseillers..... —Des trois quarts des procès des rihoteurs sont les auteurs.—Qui n'a pas sa raison ne dira jamais rien de bon.

L'AVOCAT.—Tu donne; force argent à ton avocat, jamais assez.—C'est qu'il en faut pour tout le monde: à l'avocat, au greffier, au marchand de papier, à l'éarégistrement, au huissier.—Calcule avant de plaider, car il faut tout payer.

FRANCK.—Qui a procès a six bœufs à l'engrais; encore ne mangent-ils ni paille ni foin, faut les nourrir au grain.

L'AVOCAT.—Ce n'est tout assurément.—Arpenteurs, experts, témoins, descente de justice, jamais ça ne finit.—Pour payer tout ça, faut des monceaux d'argent.—Si tu perds, tu es ruiné, si tu gagnes, tu es écharpé!

FRANCK.—Rien n'est plus vrai.—Plaider, c'est se ruiner.—Procès bons, mauvais, passables, sont tous procès détestables.—Les procès ont le ventre creux, ils ont vite avalé trois vaches et deux bœufs.

L'AVOCAT.—Vous avez au village et dans les bourgs gens qui soufflent la discorde en la famille, entre parens, entre voisins.—Qui les écoutera se ruinera, et de long-temps ne dormira.

FRANCK.—Procès de voisin, procès de venin.—Procès de parens, procès de méchans.—Procès de famille, procès de ruine.—Mieux vaut être piqué par un serpent qu'être mordu par un sergent.

L'AVOCAT.—Ces avocats de village font des procès sur tout, sur un sillon, un chemin, un passage.—Le plus souvent sur rien, sur un mot, une parole, ça coûte beaucoup.—Avant de suivre leur conseil, fais-leur donner billet de garantie.—S'ils refusent, tu sauras qu'il faut s'arranger, jamais ne plaider.—Si tu as du bon sens, n'écoute pas de pareilles gens.

FRANCK.—Procès de chemin mange le train.—Procès de passage ruine le fou comme le sage.—Procès de haillons met à bas la maison.—Petit procès souvent coûte plus qu'un grand.—Une mauvaise bête est un procès: n'en aie jamais.—On se défend d'un chien enragé, par les procès on est mangé!

L'AVOCAT.—Le procès dure long-temps, chaque jour il faut de l'argent.—On sait quand il commence, jamais quand il finit.—C'est le voisin qu'on veut aveugler mais on commence par s'éborgner.—O

voit bientôt qu'on est en mauvais chemin, on voudrait reculer, mais les frais empêchent.—Vlà ce que c'est que de faire procès de vivacité, de haine et de vengeance.

FRANCK. — Mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.—On n'est jamais mal accommodé, toujours mal jugé. C'est que pour s'accommoder il ne faut presque rien, et pour se faire juger on mange son bien.—Si tu ne veux te ruiner, ne refuse pas de l'arranger.—Sur cent procès, n'y en a pas deux qui valent les frais.

L'AVOCAT. — Avant de faire procès, va trouver le maire, un brave homme du canton, le juge de paix, un notaire, un avocat, —dis-leur : Faites venir mon adversaire et jugez-nous.—Ne refuse jamais d'aller chez ces braves gens, si tu es appelé, —ne dis pas quand tu y seras : je veux que ça marche à ma tête.—Point de colère, point d'entêtement ; les procès sont pis que la grêle à Saint-Jean.

FRANCK. — Mets la main au nid de serpents plutôt que d'aller trouver le sergent. —Sais-tu que pour un procès il faut trois sacs, —sac de papier, sac d'argent, sac de patience.—Si tu ne veux te ruiner, lis l'almanach avant de plaider.—Après, va chez un brave homme : tu lui donnes un œuf et tu gardes ton bœuf.

L'AVOCAT. — Prenez des arbitres, mes enfans, pour arranger vos différens.—Comment ! vous travaillez dix ans pour gagner un petit d'argent : un procès vient qui mange le double !—Faites comme les messieurs, instruisez-vous, arrangez-vous et ne plaidez pas.

FRANCK. — Veux-tu gagner tous tes procès ? arrange-toi, ne plaide jamais.

Votre nom, monsieur l'avocat, dit le père Abraham... Vénérable vieillard, c'est inutile.—Les avocats sont au village, nous nous sommes réunis ce matin.—Le laboureur travaille et nourrit le monde, avouons dit : les procès le ruinent, il faut l'instruire.—On m'a choisi, l'honneur est à ces messieurs !

Nous avons mandé Franck.—Sais-tu des paroles sur les procès, mon petit ?... Un plean pré, a-t-il répondu. Le procès de Jacques Chopine et nombre d'autres en ont fait faire à mon grand-père, et dans mon sac il y en a de ma fabrique.—Marchez devant, le petit suivra ; percez la barrique et le vin coulera.

Que le cultivateur apprenne ses proverbes par cœur.—Jamais il ne plaidera, toujours il s'arrangera.

Un moissieu s'avance et dit : respectables laboureurs, les avocats sont de braves gens.—Celui qui vient de parler est un homme de bien et très-instruit, je le connais.

Eh bien ! dit Franck, ce sera l'avocat du laboureur, je le retiens...—Si jamais tu es obligé de plaider, fais le chemin et va le trouver.—Conte-lui tout ; car le plaideur est souvent menteur.—Si tu caches la vérité, tu seras étrillé.—Moissieu le curé donne l'absolution suivant la confession.

DISCOURS DES AMBASSADEURS.

DANS du journal, je m'appelle Roudineau, celui-ci Pintureau, cet autre Maroleau.—Nous sommes pauvres gens, bonnes gens, braves gens.

Qu'on demande :—Nos terres sont mouillées, faut les assécher ; comment s'y prendre ?—Je vous rends la parole, débarbouillez ça.

Il y a partout des terres mouillées, disent cinquante personnes.—Honneur aux ambassadeurs d'avoir fait la demande.

Impossible de trouver le moyen, dit M. Routinet ; à moins de mettre l'eau dans des bouteilles, comme le vin au cabaret.... Le conseil n'est embarrassé, répond le père Abraham.

Paraît un bel homme, un tantinet vieux, se tenant droit, portant blouse et bottes cirées... Si le conseil le permet, je dirai ce que j'ai vu dans mes voyages... Le conseil vous en prie, répond le père Abraham.

Voici l'avantage de faire le journal au village, dit le petit.—Pour bâtir la maison chacun apporte sa pierre.

Pourquoi les terres sont-elles mouillées, répond l'inconnu ?... C'est qu'il y a, dessous la bonne terre, une couche d'argile ou de marne grasse.—Cette couche tient l'eau comme une assiette, l'empêche de s'enfoncer.—L'eau coule dessus, inondant la bonne terre, noyant les hauts et les bas.

La terre mouillée est difficile à prendre, c'est de la pierre ou du mortier. Souvent on ne peut la labourer.—Le fumier n'y dure qu'une saison, la mauvaise herbe y pousse à foison.

Quand on sème, on n'est jamais sûr de récolter ; il faut la dessécher ou l'abandonner.

C'est vrai, dit Pintureau... Qu'en dis-tu Maroleau ?... Je dis que sa charrette n'est embourbée.

Il y a dix manières d'arriver, continue notre homme :—le plus simple est par le labourage ; car souvent il est suffisant.—Vous savez tous labourer à plat, labourer à

sillons ; il faut labourer la terre mouillée en billons.

On les fait de la largeur qu'on veut, depuis six pieds jusqu'à quarante.—Quand la terre est bien mouillée, on les fait plus petits et plus élevés.—On laboure un mois plus tôt, un mois plus tard, jamais la récolte ne manque. Tu sèmes ce que tu veux, prairies, grains ou légumes.—Le fumier n'est pas détrempé, lavé, perdu ; la terre s'améliore.

L'eau qui tombe sur le billon coule dans les raies de chaque côté.—C'est ainsi qu'on laboure en Flandre, du côté de Mayence, dans une partie de l'Angleterre, partout où la terre est mouillée.—Ils ont maintenant des récoltes magnifiques ; autrefois ils n'avaient rien.—Il n'y a guère de comté où il ne faille user de trois manières de labourer, à sillon, à plat ou à billon, suivant la terre ; car il y en a partout de toutes façons.—Vous le verrez quand on parlera des labours.

Colonne de grenadiers ! dragons de la mort, c'est lui dit Pierre Labombe, —qu'en dis-tu, Vadeboncœur ? Vadeboncœur ne répond. Et toi, Michel Grognard, vieux troupiier, le reconnais-tu ? Grognard ne dit mot.

Tais-toi donc, Pierre Labombe, dit le père Abraham.... Feu crois ! de mitraille ! c'est lui, mon ancien.... Marche et laisse parler, dit le vieux président.

Mes amis, le billon n'est facile à faire ; mais on s'y habitue.—La charrue n'a qu'une oreille ; on laboure en tournant, commençant au milieu, jetant la terre en haut, deux, trois à quatre fois pour le construire.—La raie ou la rigole qui est entre les billons a de 15 à 30 pouces de large ; on la creuse, s'il le faut, par un ou deux coups de charrue.

Quand le billon est fait, et qu'après une récolte tu veux labourer de nouveau, tu commences en bas, toujours tournant et descendant la terre.—Tu la remontes ensuite, prenant au milieu du billon.

Il faut dire tout, ne tromper personne.—Dans les premières années, le bas du billon ne sera bon.—Parce que tu as porté la bonne terre en haut, par deux, trois à quatre coups de charrue.—Mais le fumier, les labours, un petit d'engrais qui descend toujours, l'auront bientôt amélioré.

Mes amis, continuez le journal ; avant vingt ans, le pauvre travailleur mangera la soupe aux pommes de terre et le pain de froment.—Le fainéant, l'ivrogne et le gourmand sera, dans mille ans, ce qu'il fut dans tous les temps.

Écoutez-moi.—Faut souvent faire des fossés pour dessécher la terre.—C'est dans le haut qu'il faut creuser d'abord, quand elle est en pente ; mais creuser de vingt pouces dans l'argile ou la marne.—Pourquoi ?—L'eau vient d'en haut coulant sur l'argile, filant entre deux terres ; arrivée au fossé, elle tombe dedans ; —tu la conduis en bas par des fossés que tu fais sur les côtés.—Il n'y a plus sur ton champ que l'eau qui tombe du ciel ; maintenant elle vient de loin, d'une lieu peut-être.

Si le terrain est plat, sans pente ou ruisseau où tu puisses conduire l'eau, fais un trou dans la terre ; —perce la couche d'argile ou de marne, et va trouver le sable ou la pierre.—Alors l'eau s'en ira, tu la conduis toute là.—J'ai vu ça dans la Suisse, en des vallons-entourés de montagnes.

C'est petit ouvrage, il ne faut creuser bas.—Presque toujours dix à vingt pieds suffisent ; on cure ce puits tous les deux à trois ans.

Dam ! mes enfants, dessécher la terre est important ; sans cela pas de récoltes : nous semons comme des innocens.

Veux-tu savoir si c'est argile ou marne qui retient l'eau ? Mets gros comme le pouce de cette terre dans un verre de bon vinaigre ; tu verras la marne bouillir, et l'argile, non.

Dans les terrains marneux on les trouve dans nos plaines, la lupuline, le trèfle, produisent récoltes magnifiques, quand ils sont un petit desséchés par le billon, et la marne te sert pour améliorer les *gruasses*, les terres sèches et chaudes.

L'argile rend la terre sablonneuse, fertile et de grand produit.—On vous dira tout ça, les dessèchements ne sont finis, on y reviendra.—Je dirai la manière de semer sur les billons ; j'en ai vu trois dans mes voyages. Maître Jacques m'avertit que le papier finit.

Canons de remparts, boulets et biscayens ! un seul mot, mon ancien, dit Pierre Labombe.—C'est mon général, j'en suis sûr à présent.—Comment ! nous avons couru toute la terre en combattant, et je vous trouve au village !—Vous êtes laboureur !—Ce qui est écrit est écrit, je l'ai toujours dit.

Tu as raison, brave grenadier, dit le général.—On meurt sur son lit comme sur un champ de bataille, avec un petit moins de bruit.—Jeune, on donne son bras à la patrie, et, vieux, on nourrit le monde.—La patrie et la charrue, c'est tout l'honneur du soldat laboureur.

Le père Abraham se lève.—J'ai servi 40 ans, dit le vieillard.—Marchez, mes enfants, et défendez le pays.—Ce qui est écrit est écrit.—On meurt dans son lit comme sur un champ de bataille, avec un petit moins de bruit.—Allez, voyagez, voyez ce que l'on fait ailleurs, et vous reviendrez excellens cultivateurs.—Alors, nous crierons comme aujourd'hui : *Honneur ! honneur ! au soldat laboureur !*

Cent mille personnes répètent : *Honneur ! honneur ! au soldat laboureur !*

Ce cri s'entendit à trois lieues à la ronde, et chacun croyait que le ciel tombait.

DES IVROGNES.



ACQUES Chopine, le cabaretier de mon village, a, depuis quatre mois, ruiné cinq personnes; il en a encore trois en chantier; elles y passeront comme les autres, si je n'y mets le holà.

Vous verrez que Boisansoif, qui se soûle une et deux fois par semaine, sera bientôt réduit à l'eau claire et Daniel Lapinte aussi.

Mon ami, ne vas aux foires et aux marchés que pour les affaires, il y aura toujours assez de fainéans, d'ivrognes et de gourmands sans toi.

Le chemin du cabaret est aussi le chemin de l'hôpital.

Tu ne fais jamais un marché sans boire, et, dans ces marchés d'ivrognes, il y a toujours un sot et un fripon.

Maître Balzac est ruiné; d'où cela vient-il.....demandez-le au cabaretier.

Donner une ferme à un ivrogne, c'est confier sa bourse à un voleur; il se ruinera et ruinera la terre. A fin de bail, la ferme et le fermier ne vaudront pas plus l'un que l'autre.

Quand tu es au cabaret, tu ne fais rien, tu dépenses ton argent et l'ouvrage va mal à la maison : c'est pis que de brûler sa chandelle par les deux bouts.

Tu manges et bois dans un jour ce que tu as gagné dans une semaine, et ta femme et tes enfants sont sans pain.

Toute fille qui épouse un ivrogne est à bout d'aise; elle sera battue, vivra dans la misère et mourra de chagrin.

Dans les villes et dans les villages, les ouvriers se soûlent le dimanche, puis le lundi, souvent le jour du marché; ils se battent, font tapage à la maison, mangent tout et tombent dans la misère. Il faut que ça finisse.

Honte aux ivrognes ! point de cabaret, à bas le cabaret, n'entrez pas au cabaret.

C'est un gouffre où le temps, l'argent, la réputation et la santé vont se perdre.

Ecoute ce petit calcul..... Quand tu bois au cabaret, tu paies un droit au gouvernement de deux ou trois sous par bouteille : ce n'est pas grand' chose. Mais tu paies le loyer du cabaretier, sa patente et ses impôts; tu paies encore le ménage, l'entretien, la nourriture, les vêtements et les fantaisies de cet homme et de toute sa famille : voilà pourquoi il te vend 6 à 8 sous, ce qui lui en coûte 2. Tu vois bien qu'il n'y a pas moyen d'y tenir et que tu te ruines à ce métier là.—Est-ce vrai ? réponds.

Allons, par ordre de Jacques Bujault, qu'on affiche tout ça à la porte des cabarets et qu'on le corne tous les jours aux oreilles des ivrognes.

LE VIN QUE L'ON BOIT DANS LES CABARETS.



AITRE Jacques fait feu des quatre pieds, crie et tapage comme un *geai de bataille*, il est dans une colère!!! Je ne sais d'où ça vient.

Je le sais, dit Franck, et vais vous le dire.

Étant à Chalosse, je vois venir Baltazar Lacave, Eustache Fausset et Jacques Chopine.—Nous sommes, dirent-ils, les ambassadeurs des cabaretiers, tous gens qui ont grande pitié du pauvre monde. Nous craignons que ceux qui vont aux foires, aux marchés, ou se promener le dimanche ne crèvent de soif; engagez-les donc, dans le journal, à venir au cabaret.—Vous criez contre, et c'est à tort; nous ne vendons plus rien, si peu que rien.—Puis nous voyons des gens qui tirent la langue longue comme le bras, souffrent, endurent, que c'est pitié.—Ça nous fend le cœur en quatre.—Nous ne parlons pour nous, mais pour le pauvre monde qui crève de soif.

Est-ce bien vrai ? demande le bonhomme Jacques.....Rien de plus sûr, répondent les ambassadeurs : à présent prêcherez-vous pour le cabaret ?.....Je ne le promets; mais si vous ne mentez, je dirai que j'ai eu tort de crier contre...Autant de pris, dit Fausset; qui ne peut avoir le plus prend le moins;—le mendiant reçoit ce qu'on lui donne;—bonne terre à moitié n'est chère.

Les ambassadeurs partis, maître Jacques dit à Jocquet Sanson : selle de mulets, Pierrot et Patatouf, nous partons, Franck et moi, pour un voyage.

Nous v'la cheminant, allant au trop, au galop.—Hu ? Pierrot.—Hu ! Patatouf.—Et maître Jacques demandait à tout le monde : combien buvez-vous de vin au caba-

ret, mon ami, dans le cours de l'année ?
—Voyons, calculez.

Je n'ai pas besoin de calculer, disait l'un, je n'en bois pas une goutte, je suis en ferme, faut payer le maître, le percepteur, les domestiques, le maréchal, le charpentier, le sabotier, le cordonnier, le chapelier, épingles, lacets et galons, sel, poivre et savon, vient la sequelle de marchands qui demande tous de l'argent.

Ça ne finit pas ; c'est un chemin sans fin : à peine si je joins les deux bouts.—On ne récolte qu'une fois l'an, chaque jour il faut de l'argent.—Point de cabaret.... Bien, mon ami,—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Quand je suis hors de ma ferme, on ne fait rien ou tout se fait mal.—Tandis que je mange 20 sous au cabaret, je perds 20 francs chez moi.—Faut travailler, surveiller, donner l'exemple.—Point de cabaret... Bien, mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Un pauvre journalier, qui manque souvent d'ouvrage l'hiver, est bientôt ruiné par les cabaretiers.—Faut payer la *grugeusse* de maison, le *jardinet*, la petite *goulée de benasse*, chauffer, éclairer, blanchir, nourrir, vêtir la femme et les enfants.—Point de cabaret... Bien, mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Bah ! bah, on ne dit plus le cabaret, ça se nomme le cure-gousset.... Bien, mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Je me gage toute l'année.—Allant au cabaret, le gage serait mangé avant d'être gagné. J'aime mieux donné petit argent à père et mère, et en gagner pour me marier.—Point de cabaret.... Bien, mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Vraiment oui ; on entre au cabaret, on boit un verre de vin, puis 2, 3, 4 et 5 ; on s'attable, on se soûle, on mange tout ;—il ne reste rien, et v'là qu'on est ivrogne et vaurion.—Point de cabaret..... Bien, mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—L'ouvrier de ville a trop à faire ; logement, bois, pain, vêtements, pitance et légumes, tout est cher. Faut chaque jour acheter pour la journée. Si on mange le dimanche ou le lundi ce qu'on gagne dans la semaine, on met la femme à l'aumône et les enfants cherche pain.—Point de cabaret..... Bien, mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Le charretier a petit salaire.—A peine si je peux me loger, me nourrir,

blanchir et vêtir.—Faut garder petit argent, en cas de maladie et de voyage.—Faire le dimanche et le lundi ; c'est travailler pour le cabaretier. On devient ivrogne, honni de tout le monde, chassé de partout.—Point de cabaret.... Bien, mon ami,—maître Jacques l'embrassait.

Un autre.—Qui hante les cabarets devient ivrogne ;—d'ivrogne, fainéant ;—de fainéant, voleur ;—et de voleur, galérien.—Point de cabaret... Bien mon ami ;—maître Jacques l'embrassait.

Toujours et partout même discours.—Il y a dans le district 64,837 maisons ; nous en avions passé 32,125. C'est près de la moitié.—Ils n'avaient bu, disaient-ils, que trois bouteilles de vin au cabaret ; encore était-ce forcément, au mois d'août, dans un village où le puits était à sec.

Maître Jacques croyait tout ça dur comme fer, il était content, ne se sentait d'aise, faisait sauter Pierrot ; Franck, me disait-il, sais-tu que tous ces hommes-là parlent bien, font de beaux discours ; ce sont paroles dorées.... Bah ! bah ! répondai-je, menteries d'ivrogne, cris de chat-huants... Mon ami, je me rétracterai publiquement.... Ne faites pas cette bêtise, lui dis-je ; on se moquera de vous.

Il la fit, et dit le lendemain, en pleine foire, perché sur une barrique.—Cabaretiers, disait-il, mes amis, mes cousins, on ne boit que trois bouteilles de vin ; vous vous ruinez ; tant mieux ! le peuple ne sera heureux que quand vous chercherez du pain, mes amis, mes cousins.—A peuple riche, cabaretiers ruinés ;—et à mille discours de même farine,—tout le monde riait.

Etes-vous fou, bonhomme, dit un monsieur ?... Non pas que je pense... venez et vous saurez ce qu'on boit...

Je le sais déjà ; mais allons-y, le compte sera vite fait. Arrivés chez le directeur, nous demandons combien on a bu de vin en 1865, dans les cabarets.

C'est, nous dit-il, petite année, mauvais débit ; on a bu peu, fort peu, très-peu... Je le savais, dit maître Jacques, en riant et en frottant les mains.

Le directeur, après avoir calculé, dit : on n'a bu que huit millions huit cent quarante-quatre mille quatre cent sept bouteilles de vin et cent quarante-deux mille quatre cent bouteilles d'eau-de-vie.

Maître Jacques fait un saut de mouton.—Vous vous trompez, mon cher monsieur, dit-il, vous vous trompez grandement.

Bonhomme, reprend le directeur, vous

avez raison. Je dis seulement ce qu'on paie, et non ce qu'on boit. Les cabaretiers fraudent, nous le savons.—Aussi je porte à douze millions de bouteilles le vin qui se consomme au cabaret, et à quatre cent trente mille bouteilles l'eau-de-vie qu'on y boit.

Maître Jacques met ses besicles, empoigne le livre ; puis il feuilletait,—chiffrait,—suait,—sautait,—grommelait,—pouffait,—comme si le diable le possédait.—Tout-à-coup il se lève et fuit comme un lièvre au déboulé, criant : le peuple est ruiné,—au secours !—tout est perdu,—le peuple est ruiné. Nous le trouvâmes sur la place entouré de mille personnes. On y faisait le compte de l'ivrognerie.

Faut doubler cette somme, dit un mosieu.... Pourquoi ? demande le vieux Jacques ?... Vous avez compté ce qu'on dépense au cabaret, vous ne dites rien de ce qu'on manque de gagner.... Bah ! c'est la même chose.... Du tout, vous allez me comprendre ; écoutez bien.

Le lundi matin, Pierre et Jacques ont chacun vingt sous dans le gousset.—Pierre va travailler, il gagne vingt autres sous, et le soir il en a quarante.—Jacques file au cabaret, mange ses vingt sous, perd sa journée, et le soir il n'a rien.... C'est juste, dit tout le monde, l'ivrogne qui mange vingt sous en perd quarante. C'est une chandelle qui brûle par les deux bouts ; v'là pourquoi le cabaret ruine le peuple.

Portons, dit un vieillard, la dépense et la perte à dix millions.... Bien, reprend un autre ; vous saurez que, dans le district, les contributions foncière, personnelle, mobilière ne s'élèvent qu'à trois millions cent mille francs ; les ivrognes dépensent trois fois plus au cabaret. On crie contre les percepteurs ; on ne crie point contre les cabaretiers, on les paie comptant et gracieusement.... C'est, vrai, dit-on de toutes parts, les cabaretiers sont les percepteurs ; ils font leurs affaires tout doucement, sans contraintes, avertissemens, ni garnisaires.—Se rendre malade et se ruiner pour les cabaretiers ! En vérité le peuple est fou, le peuple est fou, le peuple est fou.

Nous vîmes sur un théâtre de charlatans, dressé sur des barriques, à côté de nous, un homme grand et fort qui criait : attention ! attention !—Puis il s'appliquait des coups de poing dans l'estomac, se donnait des soufflets, s'arrachait des poignées de cheveux. Mais le tout bel et bien il n'y allait de main morte.

Que fais-tu, Pretintaille, dit quelqu'un dans la foule ?... Je corrige un ivrogne, ré-

pondit-il. Le v'là qui recommence la ballade et de plus fort.—On riait, vous comprenez.

Ecoutez à présent, dit-il :—Le peuple est un grand sot ; il va seul au cabaret, les messieurs n'y vont plus. C'est lui qui perd ces dix millions ; c'est lui qui fait vivre le cabaretier.—Mauvaise bête à nourrir !

Savez-vous que, dans vingt ans, cela ferait deux cent millions, un monceau d'argent haut comme le clocher. Le peuple aurait tout ça dans le gousset.

L'un achèterait une maison, l'autre un jardin, un champ, un pré et le reste.—Moi, je serais maître Pretintaille par-ci, maître Pretintaille par-là, maître Pretintaille gros comme le bras.—Dites si je me trompe.... Non vraiment, crie-t-on de toutes parts, c'est la vérité.

Gogueluchet ! Gogueluchet ! viens ici, mon camarade.—Gogueluchet monte.—Ecoute, mon ami, sais-tu ce que c'est qu'un âne ? ... Un âne !... Oui, un âne à grandes oreilles.... J'entends.... En as-tu mené à l'abreuvoir ?... Oui.... Quand il a bu, peut-on le faire boire encore ? non, je t'assure ; c'est impossible.

Bien, mon ami. Mais quand tu es au cabaret, et que tu as assez bu, bois-tu encore ? ... Oui.... Et puis encore ?... Oui.... Encore après et toujours ?... Oui.... Tu es donc plus bête qu'un âne ?... Je ne dis pas ça.... Tu le diras.—Il le prend au collet et lui flanque cinq à six tapes.—Le diras-tu ?... Oui, oui je le dis, crie Gogueluchet.... Eh bien ! nous sommes d'accord ;—l'ivrogne est plus bête qu'un âne.

Pretintaille le tenait toujours... Réponds encore, mon petit ami... Ah ! ça Pretintaille, pas de bêtises, je me fâcherai... Ça m'est égal, j'en mangerais dix comme toi, réponds seulement.

Quand le dimanche tu n'as pas le sou dans le gousset, lis-tu le journal ?... Oui, quand je m'ennuie.... Qu'en dis-tu alors ?... Je dis que c'est un bon livre, plein de bonnes choses, qu'il faudrait savoir par cœur.... Et de maître Jacques, que dis-tu ?... Que c'est un brave homme qui veut le bonheur du peuple.... Bien parlé, viens que je t'embrasse.—Puis il le caresse et le dorlote.

Mais quand tu es au cabaret, que dis-tu ? ... C'est une autre paire de manche. Je dis que le journal ne vaut rien, que c'est une bêtise, et que le vieux mangeur de pommes de terre est un sot, un âne, un imbécile, un fou qui se mêle de ce qui ne le regarde pas.

Mal parlé, mon camarade... Tu le dis toi-

même, Pretintaille. Je le sais ; mais à mauvaises paroles bonne correction, et mieux vaut que tu sois frotté que moi.

Il le prend par une oreille, et le calotte, le tape, le plume.—Gogueluchet crie comme un vœux : au secours ! au secours !—Il tombe sur les planches, saute à terre et se perd dans la foule.

Gogueluchet ! Gogueluchet ! crie Pretintaille.—Mais c'est que Gogueluchet fuit comme un lapin.—C'est égal, dit notre homme, quand je n'ai plus le sou dans le gousset, comme aujourd'hui, j'ai de l'esprit comme un livre. Quand vous avez dit : *Le peuple perd dix millions par l'ivrognerie dans le district*, vous avez cru dire plus qu'il n'y a pour engager le monde à ne pas boire. Eh bien ! finauds que vous êtes, vous avez dit beaucoup moins.

On dépense au cabaret 6 millions 600 mille francs. C'est prouvé, les trois quarts par les livres, l'autre quart par la friponnerie des cabaretiers. Personne ne conteste.

Ma perte du temps, vous l'avez calculée.—Mais les pertes accidentelles sur les bestiaux, les récoltes, les entreprises, ne sont-elles rien ?

La perte de la santé et de la raison, vous ne le comptez pas. Ce qu'il y a de plus fort et d'incalculable, c'est la diminution des capitaux, des produits du sol et du travail.... L'argent attire l'argent comme une misère en entraîne une autre.—Avec de l'argent et de la sobriété, on bâtit partout, partout on fera des entreprises. Vous aurez plus de bétail, la terre sera mieux cultivée et donnera le double.—Tout cela tombe sur le pauvre journalier et le laboureur qui mangent tout au cabaret, et n'ont après de courage à rien. Fessez les cabaretiers trois fois par jour ; mettez à bas les enseignes, et vous verrez.

Au lieu d'un laborieux et riche, en voulez-vous un fainéant ruiné, et hargeux et querelleur ? multipliez les cabarets, placez-y les écoles.

Par exemple, à Couture-d'Argenson, l'école est dans un cabaret.—O la belle instruction ! Pretintaille saute à terre et s'avance au milieu du plan.—Y a-t-il un sot, dit-il, qui ose soutenir que j'ai menti d'un demi-mot ? Je me bats avec lui.

Il y a un homme d'esprit, crie quelqu'un, qui soutient que tu as menti d'un bout à l'autre.

Ah ! c'est toi, père Chicot.... Oui, c'est moi, ivrogne et cabaretier, faisant les deux professions comme de coutume, et patenté pour ça, je m'en vante.

Les v'là habits bas et manches retroussées qui fondent l'un sur l'autre.—Pretintaille, de deux coups de poings, envoie le cabaretier à vingt pas, et Chicot se fait relever trois côtes enfoncées et radouber la mandibule (c'est la mâchoire). Maître Jacques revint à Chalouë, et sort capot.—Franck, me disait-il, le vin nous ruina, c'est sûr.

Qu'est-ce que le vin, mon ami ?... C'est le jus de la treille, je pense.... Mon cher, c'est du poison.... Comment du poison ! Vous ne le ferez croire à personne. (Je crus que le pauvre vieux deviendrait fou.)

Ecoute-moi, mon petit Franck, le vin, c'est de l'eau-de-vie et de l'eau ; la couleur et le reste ne compte pas. Me comprends-tu ?... Très-bien.... Avec six barriques de vin, on en fait une d'eau-de-vie ; six bouteilles de vin feront donc une bouteille d'eau-de-vie.... C'est juste.

Mais quand on brûle le vin dans la chaudière, une portion de l'eau-de-vie s'évapore ; il en reste encore dans les brouillis. De façon que tous les grands esprits ont reconnu que quatre barriques de vin contenaient réellement une barrique d'eau-de-vie.... Cela pourrait être juste, répondez-je.

C'est sûr reprit-il.—Ainsi, quand un homme se met quatre bouteilles de vin dans l'estomac (qui est une chaudière vivante où rien ne se pere), c'est absolument comme s'il buvait une bouteille d'eau-de-vie.

Vous m'étonnez, lui dis-je.—Comment lorsqu'on boit un verre de vin au cabaret, c'est comme si on buvait le quart d'un verre d'eau-de-vie ? Tu l'as dit, mon ami ; c'est la même chose.

A présent, voyons ce que fait l'eau-de-vie.—Elle ne nourrit pas, c'est reconnu. Elle monte au cerveau, elle excite.—En a-t-on pris peu ? on babille ;—un petit plus ? on déraisonne.—Encore un peu ? on devient furieux ou fou ;—y en a-t-il trop, on tombe comme une bête brute qui va crever.... C'est vrai, répondez-je.

Le bonhomme continue.—Qu'arrive-t-il ensuite ? Le lendemain on a la tête faible, la cervelle embrouillée ; on a besoin de boire pour s'exciter, on boit.—Si tôt que cette fumée est dissipée, on a besoin de boire encore ; on boit, on boit toujours.—De façon, mon cher Franck, que l'ivrogne n'est plus un homme.—N'a-t-il pas bu ? C'est un imbécile.—a-t-il bu ? c'est une bête sauvage.—Diras-tu maintenant que l'eau-de-vie n'est pas du poison ? ou que le vin n'est pas de l'eau-de-vie ? Ma foi ! répondez-je, je ne dirai rien.

Ce n'est pas tout, reprit-il.—Un ivrogne

peut-il se mettre en ménage, soutenir une maison, nourrir une femme et des enfans, songer à tout ? Non non cher, c'est impossible.

Deviendra-t-il maître ouvrier, ayant des entreprises ? Jamais, du grand jamais ; il se ruinera.

Sera-t-il fermier ? C'est encore pis. Il faut acheter et vendre, labourer et semer dix espèces de graines, récolter chaque chose en son temps, voir au bétail et au travail, veiller à tout, songer toujours.—Si l'ivrogne fermier n'a pas bu, c'est un idiot, un idolâtre, sans bon sens ni courage : s'il a deux verres de vin dans la cervelle, il bavarde sans rime ni raison, ne s'inquiète de rien, se croit riche, ne songe pas au lendemain ; il se vante et pense qu'il a de l'esprit. Y a-t-il moyen, maître Franck, d'avoir une bonne culture avec cette espèce de bête ?... Non pas, répondis-je. Puis, dit le bonhomme on se plaindra du temps, le pain est cher, les blés n'ont pas rendu. Plaiguez-vous des cabaretiers, qui vendent le vin, l'eau-de-vie, la bêtise, la folie et le poison.

C'est là qu'est le mal.

Franck, as-tu vu les ivrognes au cabaret. Souvent, dis-je, je me suis promené dans les chambres. Les as-tu entendus répétant cent fois la même parole, la même bêtise ? ... Ça m'a toujours étonné, répondis-je.

As-tu vu nos maîtres gens, qui se réunissent aux foires et aux marchés pour boire et se souler entr'eux, faisant les *mutadors* ? S'il y a un jeune homme dont le père soit mort, et qui aille aux affaires, ils s'en emparent, le forcent à boire, l'obligent à se souler, et le rendent ivrogne comme eux. Souvent c'est leur parent : ils appellent ça *installer la jeunesse* ?

C'est vrai, bonhomme Jacques.—Aussi je dis comme vous, le vin est un poison et je n'en boirai de ma vie. Si j'en avais, je défoncerais mes barriques et j'arracherais mes vignes.

Tu as raison, mon enfant, me dit-il en m'embrassant ; je t'approuve et vais te donner l'exemple.—Nous primes chacun une masse avec laquelle on casse les pierres, et nous v'là dans la cave, puis, *pon, pon, ratapan ; pon, pon, brelondon* ; huit barriques furent défoncées.—C'est tout ce qu'il y avait.

Le lendemain, quarante journaliers arrachèrent la vigne du bonhomme, de grand rapport.

A présent le pauvre vieux est à l'eau comme un canard, criant contre les vignes, le vin, les cabaretiers et le poison.

LE PAIN A UN SOU LA LIVRE.

ou la pomme de terre employée à la nourriture de l'homme.



ES amis, semez des pommes de terre ; elles vous nourriront dans la disette, engraisseront votre bétail dans l'abondance.

Fermiers, métayers, propriétaires, donnez de la terre au pauvre, au journalier pour qu'ils y cultivent, à moitié, des pommes de terre.—Il faut que tout le monde vive. Cette culture détruira le chiendent et les mauvaises herbes, et le champ sera en bon état pour le blé.

Mais exigez qu'on bine bien et qu'on détruise les herbes ; car, sans cela, il n'y aurait ni pommes de terre, ni blé ; les faïnéans sont de mauvais cultivateurs.

Quand le mari se gage, il faut que la femme et les enfans travaillent aux pommes de terre. C'est ce qu'on voit partout ; tandis que chez vous les femmes babillent en tricotant ou en filant à la quenouille, et les enfans de 7 à 8 ans ne sont que de petits ravageurs.

La femme gagne 2 à trois sous par jour, les enfans rien du tout. S'ils cultivaient quelques minots de pommes de terre, ils nourriraient la famille pendant six mois, et élèveraient encore un à deux petits cochons.

Il faut aujourd'hui de l'industrie et du travail pour vivre, mes enfans.

Ecoutez bien. ne mêlez jamais la pomme de terre au pain ; vous gâterez de bonnes choses sans profit, et vous serez mal nourris. Sur trois fournées, il y en aura une de perdue ; car cela ne réussit presque jamais bien.

Si vous ne mettez qu'un minot de pommes de terre avec deux minots de farine, vous allez voir que c'est une économie de rien.

Un livre de pain de froment est la même chose, pour nourrir, qu'une livre un quart de pain de bonne méture, ou qu'une livre et demie de pain du baillarge, ou que trois livres de pommes de terre.

Voyons maintenant : un sac de pommes de terre, pèse 153 livres. Il vaut pour la nourriture, un minot de froment pesant 51 livres un minot ; et un tiers de méture, pesant 45 livres ; le minot et un minot trois quarts de baillarge, pesant 38 à 39 livres le minot.

Si le minot de froment, pesant 51 livres, vaut aujourd'hui 6 fr. 10 sous ; la méture, 4 fr. 10 sous ; un minot un tiers font 6 fr. ; la baillarge, 3 fr. 10 sous : un minot trois quarts coûteront 5 fr. 2 sous.

Un sac de pommes de terre, pesant 153 livres, vous coûtera de 50 sous à trois francs ; et si vous les cultivez vous-mêmes, et que vos femmes et vos petits enfans travaillent un peu, il ne vous reviendra pas à plus 20 sous. Comptez tout et vous verrez que je ne me trompe pas. Car vous ne payez ni la ferme du champ, ni les contributions ; et, par saineantise, vous laissez croître les mauvaises herbes. Cela empêche les fermiers de vous donner de la terre. On n'a rien sans peine et sans travail, comprenez cela.

Voilà donc que, si vous achetez les pommes de terre 3 fr. le sac, c'est pour votre nourriture, comme si vous aviez 52 livres de froment pour un écu ; ou 45 livres de métüre pour 50 sous, ou 39 livres de baille pour 40 sous.

Si le blé était à ce prix, vous vivriez aisément. Eh bien ! cultivez des pommes de terre, et vous vivrez pendant sept mois, à bien meilleur marché, puisque le sac de pommes de terre ne vous reviendra qu'à 20 sous.

Vous allez me demander comment vous mangerez les pommes de terre, comment vous les consommerez, puisqu'il ne faut pas les mêler avec le pain. Je vais vous le dire, mes amis. Mais avant je veux vous prouver que vous ne devez pas les mêler avec le pain.

L'usage est de mettre un minot, ou 51 livres de pommes de terre, avec deux minots, ou 90 livres de farine de méteil, (blé et seigle.)

Cela fait le tiers, c'est encore beaucoup, et on ne réussira pas toujours la fournée.

Mais ce minot de pommes de terre, pesant 51 livres, n'augmente pas la nourriture d'un tiers. Il ne contient que 17 livres de nourriture, et rien de plus. Ainsi, que vous mettiez ce minot de pommes de terre avec le pain, ou que vous le consommiez différemment, il n'aura jamais plus de 17 livres de nourriture.

Comprenez vous cela. Ce n'est pas le poids, le volume, le nombre des pains de la fournée qu'il faut considérer, c'est la nourriture que tout cela contient.

Si avec vos deux minots, ou 90 livres de métüre, vous faites 80 livres de pain, vous n'en aurez que 97 livres, après que vous y aurez ajouté un minot, ou 51 livres de pommes de terre.

Cela pèsera plus de 97 livres, je le sais ; mais cela ne nourrira pas davantage, et c'est la nourriture qu'il faut considérer.

Votre pain sera lourd. il ne trempera

pas en soupe ; vous le mangerez avec répugnance ; il chargera l'estomac.

Puis c'est une épargne de rien : d'un minot sur six.

En vérité, cela n'en vaut pas la peine, et n'empêche pas d'être malheureux.

Le pain de pommes de terre ne vaut rien ; je n'en ai jamais pu manger. Mais autrement, je les aime beaucoup ; j'en mange dix fois plus que ceux qui cherchent leur pain. Parlons d'abord de la manière de les faire cuire.

La pomme de terre cuite dans l'eau est fade, molle et lavée, enfin elle n'est pas bonne.

Il faudrait une marmite de fer, avec une couverture en tôle, fermant bien. Vous remplissez la marmite de pommes de terre ; vous y jetez un verre d'eau, vous couvrez et mettez à la crémaillère.

La pomme de terre alors est sèche, ferme, farineuse, d'un bon goût et d'une odeur qui flatte.

Mais il faudrait une grande marmite, et vous n'en avez pas ; l'argent manque pour en acheter ; faisons différemment. Il n'y a point de petit ménage qui n'ait un chaudron de fer.

S'il y a cinq personnes dans la famille, il doit contenir 30 livres de pommes de terre : 6 livres par individu, parce qu'on ne doit faire cuir qu'une fois par jour, le soir à la veillée. S'il y a du reste, on le donne aux volailles, au petit cochon..... La pomme de terre est une bonne chose ; il n'y a point d'être vivant qui la refuse. Il faut tous les jours bénir la Providence de nous l'avoir donnée.

Vous remplissez le chaudron de pommes de terre, ensuite vous ôtez celles qui sont sur les bords et les mettez au milieu, comme si le chaudron était comble.

Vous faites avec de mauvais linge ou de la toile d'emballage un bourlet, en façon d'un petit sac.

On remplit ce bourlet avec de la mousse, de mauvaises étoupes ou du foin mou. Il ne faut pas presser, et le bourlet ne doit pas être dur.

Vous posez ce bourlet autour de votre chaudron, et vous l'enfonchez dedans, pour que la flamme ne l'atteigne pas : car elle le brûlerait. Ensuite vous le mouillez avec un balai trempé dans l'eau.

Sur le milieu du chaudron vous posez un coussin, fait avec la même toile et rempli des mêmes matières. Alors tout est bien couvert.

Quand le chaudron est à la crémaillère,

vous mettez dessus une pierre platte qui presse et scelle tout cela.

En chargeant votre chaudron de pommes de terre, vous y mettez une bouteille ou une demi-bouteille d'eau.

C'est alors comme si vous aviez une marmite de la grandeur de votre chaudron. Tout cela, mes enfants, n'est pas bien difficile à faire et ne coûte presque rien.

Ce qu'il y a de bon dans cette méthode, c'est que la pomme de terre est excellente, et qu'il faut une moitié moins de bois pour la faire cuire.

Vous allez le comprendre de suite. Vous mettez de l'eau dans une chaudière, vous la faites bouillir ; si vous continuez le feu pendant un jour, elle ne sera pas plus chaude à la fin qu'au commencement. La chaleur qui entre par-dessous sort par-dessus. Mais lorsque la chaudière est bien couverte la chaleur reste dedans.

Aussi quand les pommes de terre seront à moitié cuites, vous pourrez ôter le chaudron du feu, et le laisser couvert pendant trois quarts d'heure ; elles finiront de cuire.

Quand vous enlèverez le coussin et le bourlet, elles seront encore beaucoup plus chaudes qu'en sortant de l'eau bouillante.

Venons à la manière de consommer la pomme de terre. Il y a, en Irlande, quatre millions d'âmes qui vivent de pommes de terre pendant 9 à dix mois, et de bouillie d'avoine pendant le restant de l'année. Tous ces gens-là ne mangent jamais de pain, ils n'ont pas de four pour le faire cuire.

En Russie, en Pologne, en Prusse, en Allemagne, en Ecosse, en Angleterre, en Hollande, en Belgique et dans le nord de la France, la population vit de pommes de terre pendant six à sept mois. Tout ce monde travaille et se porte bien.

Demandez aux militaires qui ont fait les guerres de Bonaparte, ils vous diront que c'est vrai, et qu'ils ont eux-mêmes vécu de pommes de terre.

Nulle part on ne les mêle avec le pain. C'est une sottise invention qui n'empêche pas de porter son sac au marché !

Il y a deux manières de la consommer, en soupe et comme le pain.

Comment fait-on cette soupe ?.....Je vous préviens qu'elle est excellente et que, pendant six mois, je n'en mange pas d'autre.

Le soir, à la veillée, quand on fait cuire les pommes de terre sans eau, on les pèle et on les écrase toutes chaudes.

On en écrase autant qu'il en faut pour trois soupes le lendemain.

On a peu de bouillon, n'importe lequel ; avec du lait c'est délicieux ; on jette les pommes de terre écrasées dans la marmite, avec une demi livre de pain, par 15 livres de pommes de terre environ, puis on sert chaud ; car il faut toujours manger la pomme de terre chaude ; froide, elle ne vaut rien. Voilà encore une raison pour ne jamais la mêler au pain. Cette soupe doit être épaisse.

Faites en deux et trois fois par jour, et vous ne serez pas malheureux. Le dimanche, vous ferez une soupe au pain si vous voulez.

J'engage tous les métayers, les bordiers, les journaliers, les artisans à faire cuire la pomme de terre comme je l'indique, et à en faire de la soupe. J'assure qu'ils la trouveront excellente.

Mais, me dira un cultivateur, j'ai du blé chez moi... Mon ami, porte-le au marché, tu en feras de l'argent.

Vous pouvez manger ensuite la pomme de terre chaude à la place du pain. En effet, mes enfans, c'est *un pain tout fait*. Il a une bonne odeur, un excellent goût. Je vous défie de ne pas le gâter en le mêlant avec de la farine. Il ne vaudra pas après ce qu'il vaut avant.

La ménagère en a toujours dans un grand pot, bien couvert, au coin de son petit feu. Chacun vient y fouiller et le *tenailler* ne se dégarnit pas.

Vivez donc ainsi pendant l'hiver, mes bons amis, où l'on ne travaille pas de force, et réservez votre petite provision de grains pour les beaux jours et les rudes travaux.

Les enfans ! oh ! les enfans ne mangeront pas autre chose. Vous les verrez courir par le village une pomme de terre à la main, et mes gaillards n'en perdront pas une miette.

C'est bien encore une preuve que la pomme de terre est bonne ; car ce sont de petits gourmands qui aiment les bonnes choses.

Ça coule et ne tient pas, m'a dit quelqu'un, mange plus souvent et davantage. Voilà tout le secret.

Je ne puis pas faire manger des pommes de terre à mes gens, me disait un fermier ; indiquez-moi donc un moyen...

Fais moudre de mauvais blé, fais un pain détestable ; sers de la soupe au pain et de la soupe aux pommes de terre ; mets sur la table du pain et des pommes de terre chaudes, et ne t'inquiètes pas du reste.

Il le fit, et bientôt la pomme de terre fut préférée par tout le monde. Mes enfans

tout est habitude. Les deux tiers des habitants de la terre n'ont jamais mangé de pain.

Les femmes trouvent que cela donne trop de peine. Laver les pommes de terre, les faire cuire, les écraser, faire la soupe deux ou trois fois par jour, en conserver chaudes au coin du feu, c'est tuant, disent-elles. Il est plus aisé de mettre du pain et du fromage sur la table.

C'est vrai. Aussi, une de ces fainéantes prétendait qu'elle aimait mieux chercher son pain que d'avoir tout ce *taribara*..... Ça ne fait-il pas pitié! mes amis, n'écoutez pas vos femmes.

Il faut que je vous conte une des histoires du père Thomas; il y en a mille.

Il avait été 28 ans premier grenadier du 32^e de ligne; celui-là avait trimé. Il s'établit au village de Murville. Tout le monde y était pauvre; les femmes et les enfans ne faisaient rien du matin au soir.

Il ordonne que tout le monde se rende au canton, le premier dimanche de février; personne n'y manque.

Il fait mettre les femmes et les filles d'un côté, les hommes et les garçons de l'autre. Il compte; deux cents dans chaque compagnie. C'est juste, dit-il, nous ferons des mariages, quand il y aura du pain de reste.

Ensuite, il range à sa droite les vieillards et les enfans, et fait passer les hommes à gauche.... Un cent dans chaque peloton..... Puis il fait sortir des rangs les tisserands, les maçons, les maréchaux, les cordonniers, les sabotiers, les charrons, les charpentiers, tous les artisans qui travaillent pour l'agriculture et les cultivateurs.

Compte fait, il lui reste, sur ces 400 individus, 80 laboureurs.—Il faut, dit-il, qu'un homme en nourrisse cinq et pourvoie à leurs besoins; qu'il paie encore la ferme et les impôts; c'est impossible; nous sommes déjà pauvres et nous allons mourir de faim. Désormais tout le monde travaillera, chacun suivant sa force. On labourera 500 arpents de nos jachères, on y sèmera des pommes de terre, du maïs, des haricots, etc.; les femmes et les enfans bineront ces récoltes..... Maintenant que chacun s'explique..... Personne ne dit mot.

Mais il y avait là deux hommes du village du Roc, M. Routinet et maître Ledur. Le premier prend la parole et ne manque pas de mauvaises raisons pour empêcher les habitants de Murville d'essayer ces cultures. Maître Ledur parla dans le même sens.

Le père Thomas, qui était vif comme la

poudre, se lève brusquement, et amène un jurement à faire trembler la terre. Il tire son sabre et s'écrie: marchands de mauvaises paroles! descendez la garde ou, dans une minute, il manquera deux hommes à l'appel. Il court sur eux, et les autres s'enfuient.

Il se retourne alors vers l'assemblée, et dit: vous êtes tous d'accord, n'est-ce pas?..... Tout le monde se tait et rit sous cape..... qui ne dit mot consent, reprend-il avec assurance.....

Vadeboncœur, tu seras de planton tout l'été, tu feras la ronde tous les jours et tu assureras le service.

C'était un vieux soldat du 17^e léger. J'ai la consigne, répondit-il, et les polissons qui joueront à la *drogue* recevront plus de talocées que de pièces de cinq francs.

Le vieux grenadier était aimé, respecté, un petit peu craint; car il était vif et sévère. Tout alla pour le mieux.

Il fallait voir les habitants de Murville à la fin de septembre. Chacun ramassait sa récolte; tout le monde était occupé, joyeux et content; le village était dans l'abondance et dans la joie.

On vécut toute l'année avec ces produits, et on vendit les trois quarts du blé.

Ce qui arriva ensuite, ainsi que les aventures de Vadeboncœur et du père Thomas avec M. Routinet et maître Ledur, c'est ce que je vous dirai une autre fois; car l'histoire est un peu longue.

Sachez seulement qu'à quelques années delà, il survint une grande disette. La récolte des pommes de terre fut d'une abondance incroyable; elle sauva de la mort les habitants de Murville et de six communes voisines.

Le père Thomas réunit tout ce monde un certain jour. Mes amis, leur dit-il, je vous ai appelé pour rendre grâce à Dieu, du présent qu'il nous a fait. Aujourd'hui la pomme de terre a changé de nom, vous ne l'appellerez plus que le *pain de la Providence*.

Puis d'une voix de tonnerre, il s'écrie: "Dieu des batailles! Dieu du soldat! Dieu du laboureur! nous te remercions "de tes bienfaits, bénis nos travaux!"

DES FUMIERS.

LUE manque-t-il sur ta ferme, Eustache Maigrinet?... du fumier.—Et après?... du fumier, et toujours du fumier.

Tu as raison. Avec un peu de terre et de fumier, tu feras venir des citrouilles sur le haut du clocher.

Sans fumiers, il n'y a point de bonnes terres; avec du fumier, il n'y en a point de mauvaises.

Semer sans fumer, c'est se ruiner.— Si tu te moques de la terre, elle se moquera de toi.— Pour qu'elle rende, il faut lui prêter: elle ne donne rien pour rien.

Le bétail maigre donne peu de fumier et du sec; celui qui est en état en donne beaucoup et de bon.

Veux-tu savoir quels sont les meilleurs fumiers? les voici par ordre: la fiente de pigeon et de volaille, le fumier de chèvre, de mouton, d'âne, de mule, de cheval, de cochon, de bœuf et de vache.— Mêles-les tous, l'un améliore l'autre.

Une pièce de gros bétail fume un arpent; dix moutons en fument autant.

Si tu sèmes 20 arpents dans les plaines, il te faut 17 pièces de gros bétail et 30 moutons bien nourris et fournis de litière.— Si ta terre est affamée, forte, humide ou froide, tu n'en fumeras que les deux tiers ou la moitié avec la même quantité de bétail.

Le bétail qui va une partie de l'année aux champs, et qui y couche l'été, rend peu de fumier et d'une qualité médiocre.— Il faudrait le nourrir neuf mois à l'écurie et qu'il y couchât toute l'année.

Une année de fumage n'améliore pas une terre; il faut qu'elle soit fumée de long-temps.

Point de mauvaises années pour celui qui fume bien; et guère de bonnes pour celui qui fume mal.

Quand tu as déjà du fumier, tu le vois augmenter chaque année: c'est que tes prés donnent plus de fourrage et tes champs plus de paille.

Qu'est-ce qu'une ferme sans fumier? un cheval qui n'a que trois jambes: on le fouette et la pauvre bête ne marche pas, elle se traîne.

Les fermiers ont trop de terre... pour le fumier qu'ils font.

J'ai 150 arpents, me disait Nicolas Finau, je vais en prendre 50 autres, et, avec mes 3 charrues, je les cultiverai sans plus de dépenses: ça m'enrichira.... Ça te ruinera Nicolas.

Quand on augmente de terre, il faut augmenter de fumier. Tu en fumes mal 150, comment en fumeras-tu 200... Tu découvriras Saint-Pierre pour couvrir Saint-Paul, et tu auras toujours un Saint qui gèlera l'hiver.

Ah! maître Jacques, je fume un peu les bonnes, petitement les médiocres et

jamais les mauvaises, et ça va comme ça peut... Dis donc que ça va fort mal.

Écoutez tous les gens du village, ils vous diront que nous n'avons pas de bonnes terres... Je le crois bien, vous semez toujours et ne fumez pas. C'est le moyen de voir la fin du monde et la fin du blé.

Je vous l'ai dit: point de bonnes terres sans fumiers.

Laboure bien et fume bien, voilà le secret.

Mais me direz-vous ce qu'il faut faire pour avoir du fumier, m'a demandé Dominique Grognard.

Sans doute. Autrement je serais comme un médecin qui connaîtrait la maladie et ne saurait pas le remède.

Mais il faut bien que tu changes un peu tes habitudes; que tu fasses autre chose que ce que tu fais.— Je ne te dirai pas, prends la lune avec les dents; mais fais ce que tu peux faire.

Ah! je ferai comme les anciens, a dit le papa Ramponneau.

Mon ami, les anciens ont fait de bonnes choses, ne blâmons pas les anciens.— Mais connaissaient-ils les vestrons, la betterave, le trèfle, la pomme de terre et le reste? non... Ils ne pouvaient donc pas en semer.

Aussi le vieil Abraham, qui a 105 ans, me disait l'autre jour, en dînant avec moi: si j'avais su, dans ma jeunesse, qu'on pouvait faire des prés partout, j'aurais 500 arpents de terre de plus.

Adressez-vous, maître Jacques, à nos jeunes gens de 60 ans et aux enfants de 15 à 25: ils vous écouteront.— C'est à eux que je m'adresse en effet.

J'aurais mille choses à vous dire de la chaux et de la marne, de la garobe et du sarrasin qu'on enfouit en pleine fleur. Mais il y a temps pour tout; Paris ne s'est pas fait dans un jour, il a commencé par une maison.— Une petite brassée bien portée vaut mieux qu'une grande qui est traînée.

Par exemple, tu mets ton fumier sur une hauteur, et le suin coule dans la mare, la cour ou le chemin: il se perd et c'est le meilleur. Ça n'est pas bien.

Tu fais comme la femme à Colas qui met la graisse dans la marmite, fait bouillir et passer par-dessus; la graisse va dans les cendres, et c'est de la soupe à l'eau claire.

Creuse auprès de ton fumier un trou plus large que profond; de manière à ce que le suin y coule. Tu y mettras 15 à 20 charretées de terre à 7 à 8 pouces d'épaisseur.

Quand tu commenceras ton fumier, mets encore dessous 30 autres charretées de terre... Il n'y aura rien de perdu.

Brasse tout ensemble à la saison, et conduis dans tes champs. Si tu faisais 50 charretées de fumier, t'en voilà 100.

Je sais bien que cette terre ne vaut pas le fumier; mais les 50 charretées fumeraient seules 4 arpents. Elles te donneront sûrement 90 minots de froment de plus et de la paille... C'est bon à prendre et bon à vendre.

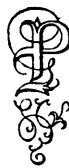
Une famille vivrait à l'aise avec ce qu'on manque de gagner dans une ferme.—Ah! ça donne de la peine, a dit Étienne Fr ngot... Qu'est-ce qu'on a sans peine. Si tu aimes la besogne toute faite, comme Jaquet Lambin, ne prends pas de ferme: l'argent ne vient pas dans le gousset en se croisant les deux bras.

Où prendrai-je cette terre, a demandé Grégoire Corniquet? partout, mais au bout de tes champs où l'on cure la charrue, depuis 40 années, et où il y a un pied de bonne terre de trop.

Connaissez-vous Charlot Fromentin, celui qui a été déferré d'un œil par un coup de corne?... Eh bien! il y a vingt ans qu'il fait ce petit badinage, et il a 150 arpents de terre à lui.

C'est le commencement de ma fortune, me disait il l'autre jour, que nous mangions ensemble une omelette au lard; j'ai fait des prés, j'ai du bétail.

DES PRAIRIES.

 OINT de fourrage sans prés; point de bétail sans fourrage... C'est-il vrai? Mais point de fumier sans bétail, et point de grains sans fumier.

Ainsi les prés, le fourrage, le bétail et le fumier amènent le grain. Tout cela se tient, et, si l'un manque, adieu la récolte.

Veux-tu du grain?... Fais des prés.—Le vieil Abraham le disait, dimanche dernier, sous l'ormeau du village, où il eut une dispute avec Michel Rollu, qui passe pour un ancien, parce qu'il a 62 ans.

Celui qui a le tiers de ses terres labourables en prés est un bon cultivateur, disais-je; le quart n'est pas assez.

Mais, reprit Michel Rollu, je ramasserai un tiers moins de blé, si je sème un tiers moins de terre.

Tu en ramasseras davantage, dit le vieil Abraham: ce n'est pas ce qu'on sème, c'est ce qu'on fume qui produit.

Tiens, Michel; j'ai vu naître ton père,

et il n'y a pas déjà si long-temps que tu es culotté pour être bien fier. Tu es jeune et tu me dois le respect et l'écoutelement.

Il le prit par l'oreille... Quand tu mets vingt petites charretées de fumier dans huit ou dix arpents c'est-il fumé?—Et quand tu étends ce fumier, ça ne joint pas... A la récolte, il n'y a de paille et de grain que où tu as mis les monceaux; ailleurs ce ne sont que des quarts ou des moitiés d'épis.

Père Abraham, vous me tirez furieusement l'oreille... Ce n'est rien, mon garçon.—Les beaux épis font les belles récoltes.—On ne les a que dans les renouvelis ou dans les champs bien fumés.—Pour récolter, il faut fumer.—Semer à blanc, c'est jeter sa fortune au vent.

Père Abraham, vous m'arracherez l'oreille... Plus de peur que de mal, mon enfant. La terre est un grenier plein de mauvaises graines.—Les mauvaises graines sont de la famille des mauvais cultivateurs. Si la terre est mangée par la mauvaise herbe, les prés la nettoient: si elle est lasse, ils la reposent; si elle est épuisée: ils la fortifient.

Père Abraham, vos ongles m'entrent dans l'oreille... Quand tu remues, je serre, et, si tu tires, j'arrache.—Il y a plus de monde aujourd'hui sur la terre qu'autrefois: il faut nourrir ce peuple.—Pour le nourrir, il faut faire mieux; et qui ne fait mieux fait pire, ou qui n'avance pas recule.—Ceux qui font des prés s'enrichissent, et ceux qui n'en font pas se ruinent.

Père Abraham, je vous demande grâce... Encore deux à trois petites paraboles.—Sème chaque année des prairies, chaque année tu en romperas. Un arpent de défrichement en vaut trois.—Ne sème que ce que tu peux fumer; fais des prés, élève du bétail, jusqu'à ce que tu puisses fumer tous tes blés.—Ne sème pas en raison de la terre que tu as; mais du fumier que tu fais.

Père Abraham, je vous en supplie... Chut, quatre à cinq petites questions et c'est fini.—As-tu assez de fumier?... Non.—Il te faut plus de bétail... Oui. Pour les nourrir, tu as besoin de prés... C'est vrai.—En feras-tu chaque année?... Je le promets.—Te voilà libre.

Pendant que Michel se frottait l'oreille, le père Abraham me dit: maître Jacques, envoyez-moi les entêtés, je les mettrai à la raison et leur ferai entrer la parabole dans la tête.

Puis il s'établit une conversation en présence des habitants du village. Amenez

un cultivateur, dit Charlot, sur une métairie où il y a des prés, du fumier et de belles récoltes, il dira de suite : c'est superbe, je voudrais bien que ma ferme fût dans cet état.

Mais, reprit le père Abraham, il dira aussi : Ah ! ma terre ne vaut pas celle-là ; les prés ne viendront pas chez moi... et cent autres bêtises... C'est de la paresse et de la laminerie ; tant vaut l'homme, tant vaut la terre : pour commencer, il faut finir ! Qui ne bouge pas, n'arrive point.

Il n'y a pas de terre où on ne puisse faire un pré d'une espèce ou d'une autre, leur dis-je ; l'herbe vient toujours mieux que le grain.

Où mettrai-je mon foin, si je fais tant de prés, dit Michel, en s'éloignant du père Abraham.

Où tu le mettras, reprit le vieillard ?... Où Charlot, maître Jacques et moi le mettons, dans la grange du bon Dieu, sous la calotte du ciel, à la belle étoile, qui n'a pas de foin dehors n'a pas assez de foin.

Mais où logerai-je mon bétail ?

Les gens de mauvaise volonté ne manquent point de mauvaises raisons. Est-ce que tu ne peux pas faire un appentis le long d'une muraille ? ou bien n'as-tu jamais fait de loges ?

Des murs à pierres sèches que tu barbouilles de terre pour arrêter le vent ; des perches et de mauvais bois, puis tu couvres de paille, de jaie, etc.

Quand on ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut.

—Celui qui a la volonté a le pouvoir.— Veux-tu toutes tes aises, mets tes mains dans tes poches et gage un valet pour te faire manger la soupe.

Si je n'ai pas d'argent pour acheter du bétail.

Quand la bourse est vide, il n'est pas aisé de faire sonner les écus.—Mais fais comme j'ai fait il y a quatre-vingt ans, achète de petits veaux et de petits agneaux.

Ils profitent plus dans un bien nourris que dans deux mal soignés. Ils grandissent, donnent du fumier et de l'argent ; puis on a des bœufs, des mules et des juments.

Michel, j'ai vu le vieil ormeau moins gros qu'une paille ; on nait petit, on devient grand ; l'oiseau commence son nid par un brin d'herbe, et chat-petit va loin.

Retenez-bien, dis-je aux habitants, les paraboles du père Abraham, elles sont toutes vraies.—Il faut avoir, chaque année, sa sole ou sa guérette de prés, comme on a sa sole ou sa guérette de blés.

DES FOINS.

Coupe ton herbe avant qu'elle ne soit mure, le foin qui sèche sur pied ne vaut pas de la paille.

L'aubergiste veut du foin mûr, parce que le cheval de la pratique ne mange pas et que le voyageur paie également.

Quinze livres de foin ou quarante livres d'herbe verte, ou soixante livres de paille contiennent la même quantité de nourriture. Jamais bête n'a pu manger assez de paille pour se nourrir ; aussi la graisse de paille est chère au marché.

DES PRES NATURELS.

Le foin naturel est souvent aigre et peu nourrissant, et le bétail qui le mange l'hiver est sec et couvert de poux. Les bêtes à corne le mangent : mais la mule, le cheval et le mouton n'en veulent pas.

Mieux vaut un fourrage artificiel, il est toujours bon et du goût de tous les animaux.

Arrose tes prés matériels, si tu le peux ; ou bien couvre-les de terreau ou de fumiers, tous les trois ans ; mets-y de la chanx, s'il sont humides ou pourris. Mais quand on manque partout d'engrais pour les blés, peut-on traiter ainsi ses prés ?

Si ta prairie est un peu sèche, couverte de mousse ou donne fort peu, laboure-la. Sème d'abord une pomme de terre ensuite orge ou avoine suivant la qualité du sol ; termine par une prairie.

DU TRÈFLE.

AUTREFOIS on ne semait le trèfle que dans des terres fortes, fraîches. Depuis qu'on connaît les effets du plâtre, on doit le semer aussi dans les plaines, dans les terres légères et calcaires.

C'est là qu'il donne beaucoup de graines, et de bonne qualité.—Faites du trèfle, faites-en partout.

Il ne doit reparaître sur un champ que quatre à cinq ans après qu'il a été rompu.

Je conseille de le semer à sillons, après en avoir abattu la sommité par un coup de herse.—On fauche en traversant les sillons.

Huit livres de graine par arpent suffisent.—Après la seconde, on laboure et on sème du froment. Le trèfle remplace l'année de jachère.

Il aime aussi une terre bien fumée et un bon guéret.

Quand l'orge ou l'avoine ont deux feuilles, herse, abats le sillon et sème ; il est inutile de couvrir, parce que la terre est fraîche.

Ne crains pas le hersage, il améliore la récolte.

REVUE MANUFACTURIERE.

RAPPORT DU MINISTRE D'AGRICULTURE
SUR LA CHAMBRE DES ARTS ET MANU-
FACTURES DU BAS-CANADA.

Je signalerai d'une manière spéciale à Votre Excellence les conditions dans lesquelles existent les chambres des arts et manufactures du Haut et du Bas-Canada. Ces chambres furent créées par la législature dans le but formel d'encourager et de développer l'éducation des classes ouvrières dans les arts utiles; mais il est fort regrettable que les opérations de la Chambre du Bas-Canada aient été paralysées par des embarras financiers qu'on aurait dû, depuis longtemps, faire disparaître.

L'organisation prescrite par le statut 20 Victoria, chapitre 32 est éminemment défectueuse et exige des amendements; mais les Chambres elles-mêmes et le public en général semblent d'opinion que les entraves résident moins dans l'organisation légale que dans l'insuffisance des octrois annuels par le Parlement. La loi est certainement très-générale et s'applique aux musées d'industrie, aux écoles de dessin, aux écoles du soir pour les apprentis et les adultes, aux bibliothèques publiques d'ouvrages traitant de la mécanique, etc, etc. Il est démontré aujourd'hui qu'avec \$4,000 par année la loi pourrait être mise à exécution dans tous ses détails; il est donc fort surprenant que la plainte continuelle que les Chambres des arts et manufactures adressent au département se résume toujours comme suit:— "Augmentez nos fonds et nous vous donnerons des rapports conformes aux premières intentions de la législature."

Bien que ces réclamations me semblent très-plausibles, je ne saurais admettre que des institutions de ce genre doivent dépendre uniquement des subventions que la législature peut accorder. En Angleterre, dont l'exemple est constamment cité par les réclamants, ces institutions sont maintenues principalement par des souscriptions locales, et les octrois parlementaires ne forment qu'une petite partie de leurs ressources. Ce fait existe pour les instituts d'artisans, les écoles de sciences pratiques, les écoles du soir et les écoles de dessin. Il est vrai que le gouvernement Anglais ne reste pas oisif à cet égard; son comité du conseil de l'instruction publique, son département des sciences et des arts ont fait beaucoup pour le développement des arts et manufactures depuis le jour où l'état fut invité, en 1851,

à s'occuper de ces importantes questions. Le gouvernement Canadien devrait certainement faire plus dans ce sens, mais, sans la coopération assidue des localités, il n'atteindra jamais des résultats satisfaisants.

Une autre raison pour laquelle les chambres des arts et manufactures méritent une attention spéciale, est le développement extraordinaire de tous nos intérêts manufacturiers depuis quelques années. Lorsque nous aurons des statistiques complètes du capital et de la main-d'œuvre engagés dans nos manufactures,—comme il y a lieu de l'espérer d'après les courageux et intelligents efforts du bureau des statistiques.—il y aura plus qu'une opinion sur l'importance de notre industrie, et la nécessité d'augmenter les ressources et les pouvoirs des chambres des arts et manufactures.

LA CHAMBRE DES ARTS ET MANUFACTURE
DU BAS-CANADA ET L'INSTITUT DES ARTISANS
CANADIENS DE MONTREAL.

DES longtemps nous nous sommes élevés contre l'exclusivisme mis en pratique par la Chambre des Arts et manufactures du Bas-Canada au détriment de l'élément français. Depuis 1857 les deux tiers de la population du Bas-Canada ont été sans représentation dans cette Chambre chargée de promouvoir les intérêts manufacturés de toute notre section de la Province. Nous n'avons pas besoin d'insister sur les conséquences nécessaires d'un pareil système, nous en avons assez souffert pour en être informés. Pas un cent des \$2,000 votés annuellement par la législature pour l'éducation de nos artisans n'a profité à l'élément français de notre population. Pas un livre français n'a trouvé place dans la bibliothèque de la Chambre des Arts, en un mot nous avons été complètement et systématiquement ignorés, aucun effort n'ayant été fait pour réveiller l'attention ou l'apathie de nos compatriotes indifférents. Aujourd'hui l'impopularité dont est frappée si justement, cette corporation, est menaçante; le Parlement, loin de lui voter les subsides nécessaires, veut détruire une organisation qui, dans sa composition, ignore les deux tiers de la population pour laquelle elle a été créée. Cet état de chose est regrettable et il faut au plus tôt y porter remède, en déléguant à la Chambre des Arts un certain nombre de membres. C'est dans ce but que l'Institut des Artisans Canadiens

de Montréal a été créé. Déjà il compte 650 membres avec la perspective de voir décupler ce nombre. Nous croyons qu'avec de l'énergie il serait possible de trouver les moyens de donner aux artisans de Montréal un conservatoire des Arts et métiers, des cours gratuits, une bibliothèque complète et une vaste salle de nouvelles. Une fois ce centre de lumière créé, les villes et villages considérables du Bas-Canada verraient bientôt une partie de ces avantages arriver jusqu'à eux. L'élan qui pourrait ainsi

être donné à nos arts et métiers serait considérable.

Aussi en acceptant la présidence que l'Institut des Artisans Canadiens nous a fait l'honneur de nous offrir, avons-nous eu ce vaste projet en vue. Jusqu'ici nous avons été puissamment secondés et avons toute confiance dans le succès de cette œuvre depuis que Monseigneur L'Evêque de Montréal a bien voulu l'appuyer de son immense influence en acceptant la Présidence honoraire de l'Institut.

REVUE COMMERCIALE.

PRIX COURANT DES DENREES DE MONTREAL

Montréal, 1er Janvier 1866.

	s.	d.
Fleur de la campagne par quintal.....	19	6
Farine d'avoine, do.....	12	0
Patates par poche.....	4	6
Blé-d'inde par minot.....	5	6
Pois, do.....	5	6
Orge, do.....	2	6
Avoine, do.....	2	0
Sarrasin, do.....	3	0
Graine de lin, do.....	8	0
Graine de mil, do.....	9	0
Orange par boîte.....	00	0
Dindes vieux par couple.....	9	0
do jeunes, do.....	7	9

	s.	d.
Oies, par couple.....	7	0
Canards, do.....	4	0
do sauvages, do.....	3	0
Volailles, do.....	3	0
Poulets, do.....	2	9
Pigeons, do.....	1	0
Perdrix, do.....	4	0
Lièvres, do.....	1	3
Beurre frais par livre.....	1	6
do salé do.....	1	0
Morue, do.....	4	
Cochons morts par 100 livres.....	37	6
Sucre d'érable par livre.....	0	6
Miel, do.....	0	9
Oufs frais par douzaine.....	1	3

COMPAGNIE D'ASSURANCE "COMMERCIAL UNION,"

19 & 20 Cornhill, Londres,

CAPITAL,.....£2,500,000 Sterling.

Departement du Feu.

Le succès qui a couronné les opérations de la compagnie a été de nature à satisfaire au-delà de toute attente les directeurs, lesquels ont décidé d'élargir le cercle des opérations de la Compagnie. Ils sont en mesure d'offrir maintenant au public canadien PARFAITE SECURITE, garantie par un fonds souscrit et des capitaux placés.

Ajustement Immédiat des Réclamations.—Les Directeurs et les Agents généraux occupant tous une haute position commerciale, jugeront de toutes les questions qui seront soumises à leur décision avec un esprit libéral et en homme d'affaires.

Departement sur la Vie.

Les VOLONTAIRES qui s'assurent dans cette Compagnie, peuvent, sans charge extra, s'enrôler pour la défense de la frontière et REPOUSSER les incursions de CORPS de MARAUDEURS.

Quatre-vingt pour cent des profits qui proviennent de toutes les affaires qui concernent les annuités et les polices pour toute la vie, seront divisés parmi les Porteurs de Police ayant droit aux profits.

Toutes les réclamations sont payées un mois après que la mort de l'assuré a été prouvé.

En vertu d'un acte récent du parlement, une épouse peut prendre une police sur la vie de son mari, et cette police est à l'abri de toute saisie.

FREDERICK COLE, Secrétaire.

MORLAND, WATSON & Co., Agents Généraux pour le Canada.

OFFICE.—385 & 387, RUE ST. PAUL, MONTREAL.

Surintendant.—A. TELLIER,
1er Janvier 1869.

Inspecteur des agences—T. C. LIVINGSTON,
P.L.S., Haut-Canada.